

Alfred de MUSSET



Œuvres Complètes

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet :

www.arvensa.com

©Tous droits réservés Arvensa® Éditions

ISBN Epub : 9782368410233

ISBN PDF : 9782368410479

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les oeuvres des grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toute autre demande, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Pour être informé de nos actualités et des dernières mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur notre site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Arvensa Éditions

LISTE DES TITRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.

[ARVENSA EDITIONS](#)
[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[PRÉSENTATION](#)
[PRÉFACE](#)

➔ [PREMIÈRES POÉSIES](#)

[AU LECTEUR](#)
[DON PAEZ](#)
[LES MARRONS DU FEU](#)
[PORTIA](#)
[CHANSONS](#)
[MARDOCHE](#)
[LE SAULE](#)
[AU LECTEUR](#)
[LA COUPE ET LES LÈVRES](#)
[A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES](#)
[NAMOUNA](#)
[POÉSIES DIVERSES](#)

➔ [POÉSIES NOUVELLES](#)

[ROLLA](#)
[UNE BONNE FORTUNE](#)
[LA NUIT DE MAI](#)

[LA NUIT D'AOÛT](#)
[LA NUIT D'OCTOBRE](#)
[LA NUIT DE DÉCEMBRE](#)
[LA LOI SUR LA PRESSE](#)
[À LA MALIBRAN](#)
[À LA MI-CARÊME](#)
[DUPONT ET DURAND](#)
[IDYLLE](#)
[APRÈS UNE LECTURE](#)
[LE TREIZE JUILLET](#)
[SUR TROIS MARCHES DE MARBRE ROSE](#)
[POÉSIES DIVERSES](#)

→ [**COMÉDIES ET PROVERBES**](#)

[LA NUIT VÉNITIENNE](#)
[ANDRÉ DEL SARTO](#)
[LES CAPRICES DE MARIANNE](#)
[FANTASIO](#)
[ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR](#)
[LORENZACCIO](#)
[BARBERINE](#)
[LE CHANDELIER](#)
[IL NE FAUT JURER DE RIEN](#)
[UN CAPRICE](#)
[IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE](#)
[LOUISON](#)
[ON NE SAURAIT PENSER À TOUT](#)
[CARMOSINE](#)
[BETTINE](#)

→ [**NOUVELLES**](#)

[LES DEUX MAÎTRESSES](#)
[EMMELINE](#)
[LE FILS DU TITIEN](#)

[FRÉDÉRIC ET BERNERETTE](#)
[MARGOT](#)

→ **[CONTES](#)**

[CROISILLES](#)
[HISTOIRE D'UN MERLE BLANC](#)
[LES FRÈRES VAN BUCK](#)
[PIERRE ET CAMILLE](#)
[LE SECRET DE JAVOTTE](#)
[MIMI PINSON](#)
[LA MOUCHE](#)

→ **[ROMANS](#)**

[LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE](#)
[GAMIANI OU DEUX NUITS D'EXCÈS](#)

→ **[MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE](#)**

[LE TABLEAU D'ÉGLISE](#)
[ARTICLES DU JOURNAL LE TEMPS](#)
[UNE MATINÉE DE DON JUAN](#)
[UN MOT SUR L'ART MODERNE](#)
[SALON DE 1836](#)
[LETTRES DE DUPUIS ET COTONET](#)
[FAIRE SANS DIRE](#)
[DE LA TRAGÉDIE](#)
[THÉÂTRE FRANÇAIS : REPRISE DE BAJAZET](#)
[CONCERT DE MADEMOISELLE GARCIA](#)
[THÉÂTRE ITALIEN : DÉBUTS DE MADEMOISELLE PAULINE GARCIA](#)
[AU CITOYEN RÉDACTEUR](#)
[DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANCAISE](#)
[DISCOURS À L'INAUGURATION DES STATUES ...](#)

→ [OEUVRES POSTHUMES](#)

[LE SONGE D'AUGUSTE](#)

[UN SOUPER CHEZ MADEMOISELLE RACHEL](#)

[LA SERVANTE DU ROI](#)

[FAUSTINE](#)

[L'ÂNE ET LE RUISSEAU](#)

[POÉSIES DIVERSES](#)

→ [CORRESPONDANCE](#)

[CORRESPONDANCE GÉNÉRALE](#)

[CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND ET D'ALFRED DE MUSSET](#)

[LETTRES D'AMOUR À AIMÉE D'ALTON](#)

→ [DESSINS](#)

[LES DESSINS](#)

→ [ANNEXES](#)

[BIOGRAPHIE D'ALFRED DE MUSSET : SA VIE ET SES OEUVRES](#)



Alfred de Musset : Oeuvres complètes

78 titres (annotés et illustrés)

Acheter l'intégralité du livre :

[CLIQUEZ ICI](#) 

alf d de musset

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

[Retour à la liste des titres](#)

PRÉSENTATION

PAR LÉOPOLD DERÔME

La plupart des grands écrivains laissent derrière eux des épaves qu'on recueille ensuite. De ces épaves, le gros est médiocre. Ce sont des fragments, des essais, des oeuvres hâtives ou de circonstance, que l'auteur a négligés, oubliés. Son nom les recommande à l'attention : c'est la pâture des érudits, de la critique de second ordre, des amateurs de l'inédit. « Qui nous délivrera de *l'inédit* ? » s'écriait un jour M. de Sacy dans un accès d'humeur légitime ; on a fini en effet par en abuser. Ces reliques n'ont souvent de valeur qu'aux yeux de ceux qui les découvrent et cherchent par elles à accrocher leur personnalité infime à la réputation d'un mort illustre. Il y a une autre besogne moins ingrate et plus particulière à l'érudition de bon aloi. Elle consiste à rechercher les variantes d'un texte consacré. On en abuse aussi. Les philologues allemands ont usé leur vie à défaire et à refaire dix fois le texte des écrivains classiques. En ce qui concerne les écrivains de l'Antiquité, la tâche est maintenant à peu près superflue. Si quatre ou cinq cents ans de philologie n'ont pas suffi à reconstituer un texte classique, il n'y a pas de raison pour qu'on y arrive jamais.

Les écrivains modernes sont dans un cas fort différent. Grâce à l'imprimerie, aux éditions clandestines ou défigurées et mutilées à dessein, à la guerre engagée autour d'un livre ou d'une opinion, aux fluctuations mêmes de la pensée des auteurs qui en changent quelquefois ou obéissent à des considérations étrangères au fond de leurs écrits, il se trouve que

ceux-ci n'arrivent pas intacts à la postérité. Alors les variantes sont instructives, et on ne possède une bonne édition d'un écrivain célèbre que le jour où on est parvenu à les réunir. Ce n'est pas fait, même pour les grands écrivains de notre Littérature Nationale, ce l'est encore moins pour ceux de notre siècle. On en peut citer comme exemple le pénible et curieux travail auquel s'est livré récemment, dans *Le Correspondant*, M. Edmond Biré, sur les oeuvres de Victor Hugo antérieures à l'année 1830.

Ce qui est vrai de Victor Hugo l'est bien davantage des autres écrivains de la Période Romantique, et tout spécialement de ceux qui sont restés en vue et ont la perspective de vivre. Le développement inouï de la presse périodique, où ont paru d'abord un grand nombre des oeuvres d'imagination qui ont eu du retentissement au XIXe siècle, le va-et-vient de la pensée ou des tendances de ceux à qui elles sont dues, la hâte qu'ils ont mise à produire, les remaniements qu'ils ont fait subir successivement à leur premier jet ont créé des difficultés inextricables à ceux qui entreprennent de les éditer ou simplement d'indiquer les éléments d'un texte définitif à établir. Qui serait en état de suivre pas à pas les incarnations variées qu'ont subies les oeuvres de Balzac, avant d'aboutir à leur forme actuelle ? Une édition complète de la *Comédie Humaine*, accompagnée de toutes les variantes, serait une tour de Babel à construire. M. de Lovenjoul a dépensé de très longs efforts à rechercher les origines du texte admis dans l'édition de la maison Lévy des oeuvres de Balzac. Il y renvoie ; ce renvoi est déjà un tour de force. Il a permis à M. de Lovenjoul d'édifier une sorte de monument bibliographique. Il n'y a là, malgré tout, que des indications sommaires, une ébauche assez informe, et ce ne pouvait pas être autre chose. Il n'existe, pour ainsi dire, plus de moyen de courir après Balzac dans les journaux et recueils sans nombre où il a déposé un embryon par-ci, un chapitre par-là. Ces journaux et recueils ont disparu ; il n'en subsiste ordinairement pas de collection.

Leur disparition a ôté à ceux qui auraient envie de les consulter la possibilité de le faire.

Alfred de Musset, sans avoir l'immense bagage littéraire de Balzac, n'est pas beaucoup plus aisé à recueillir.

Il était humoriste, nerveux, inconstant, dépendant de la moindre circonstance. Une moitié de ses poésies, pour ne parler que de ses poésies, sont des à-propos. Il les a semées, en dehors des Recueils où elles se trouvèrent plus tard, partout où le hasard a voulu. Deux fois sur trois, on

ne sait où en aller chercher la teneur primitive. Il serait aussi mal aisé d'en avoir une édition complète, enrichie de toutes les variantes, qu'il l'est d'en avoir une de Théophile Gautier. Gautier se vantait d'avoir enfoui trois cents volumes dans les journaux, et il n'exagérait pas. Alfred de Musset, à travers les inconsistances d'une nature échevelée, avait plus de souci de sa mémoire. A-t-il réellement, avant de mourir, confié à son frère, M. Paul de Musset, le soin de faire un choix dans ses oeuvres, et d'en publier une sorte d'édition *ne varietur* ? M. Paul de Musset le déclare dans des notes autographes dont nous parlerons tout à l'heure. Il en a écarté beaucoup de choses, que des convenances personnelles ou des motifs tirés d'ailleurs, lui faisaient un devoir ne vouloir pas insérer dans la grande édition commencée en 1866 par l'éditeur Charpentier, près de dix ans après la mort d'Alfred de Musset. Celui-ci n'ayant publié de son vivant aucune édition collective de ses oeuvres, on en est réduit à des conjectures sur ce qu'il avait réellement l'intention de garder et sur ce qu'il était décidé à rejeter.

Quand l'édition Charpentier^[2] fut terminée, M. de Lovenjoul entreprit^[3] d'en signaler « les erreurs, lacunes et anachronismes ». Les éditions de luxe, est-il dit dans la brochure de M. de Lovenjoul, ont quelquefois de tels revers. Le savant bibliographe belge cite Chapelle, à propos des Métamorphoses d'Ovide, mises en rondeaux par Benserade :

*... Quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorures, images, caractère,
Hormis...*

... les vers de Benserade. A cela, M. Paul de Musset répond, sur un exemplaire de la brochure de M. de Lovenjoul, que nous avons là sous les yeux : « C'est par l'auteur lui-même que les morceaux non réimprimés ont été condamnés et non par l'éditeur. Cela est dans l'avis sur l'édition in-40 du premier volume. » Soit ; mais il y a autre chose : outre qu'il faudrait savoir au juste si Alfred de Musset a fait lui-même le récolement de ses oeuvres et indiqué ce qu'il voulait conserver et ce qu'il ne voulait pas conserver, il y a lieu de supposer qu'il avait oublié plusieurs productions de sa muse et même des écrits en prose. On peut supposer également qu'il y en a plusieurs dont M. Paul de Musset n'a pas eu connaissance. Alfred de

Musset n'était pas plus soigneux de ses oeuvres que de sa renommée. M. Paul de Musset a fait ce qu'il a pu. Il est évident qu'il y a mis un peu de mollesse. Il y en a des preuves non équivoques en divers endroits de son édition. D'autre part, comme nous avons dit, leur mode primitif de publication avait été fatal à plusieurs des poésies d'Alfred de Musset. Le public, comme l'éditeur, les avait oubliées. Et puis, nous l'avons dit encore, on a quelquefois obéi à des considérations d'un autre genre que celles tirées du mérite de certaines pièces. M. de Lovenjoul se plaint avec amertume de ne pas retrouver, dans l'édition in-4°, la pièce intitulée *le Songe d'un reviewer* (M. Buloz). M. Paul de Musset répond dans ses notes manuscrites : « Elle ne pouvait pas y trouver place ; une plaisanterie faite au coin du feu n'est pas un ouvrage. L'auteur, d'ailleurs, ne l'a jamais mise sur le papier, et M. Buloz s'est opposé avec raison à sa publication. » Tout ce qu'un écrivain a écrit ne saurait être inséré dans ses oeuvres, par cela seul qu'il est devenu célèbre. Il serait fastidieux de ramasser la première brouille venue. Le zèle à ses inconvénients. M. de Lovenjoul réclamait encore *la Branche de myrte*, poésie qui aurait été imprimée en 1826 dans une petite revue appelée *la Psyché*. M. Paul de Musset observe qu'en 1826 son frère avait seize ans, qu'il était sur les bancs du collège, que, du reste, lui, M. Paul de Musset, entend parler de cette pièce pour la première fois. Il faudrait voir si elle porte la signature de son frère dans *la Psyché*. De fait, ni la pièce, ni la signature de Musset ne sont dans *la Psyché* de 1826. Quant à une *thèse latine* signalée par M. de Lovenjoul, c'est une dissertation de rhétoricien, qui a obtenu un prix d'honneur, il est vrai. « Que ne demande-t-on aussi tous les devoirs de l'écolier ? » dit M. Paul de Musset.

Depuis que les éditions originales des livres romantiques excitent la convoitise passionnée des amateurs, on a essayé plusieurs fois de donner une bibliographie exacte des oeuvres d'Alfred de Musset. Il s'agissait surtout de fournir aux bibliophiles des renseignements dans lesquels ils pussent avoir confiance et qui les dirigeassent dans leurs recherches. On n'a guère réussi, par les causes indiquées plus haut. Une difficulté spéciale aux oeuvres d'Alfred de Musset résulte du fait que Charpentier, l'éditeur ordinaire du poète, évite d'avertir si l'édition qu'il publie est la première ou la sixième. Il y a des recueils de bibliographie qui auraient pu suppléer au silence de l'éditeur de Musset. Malheureusement, ils sont fautifs, incohérents, incomplets, y compris la continuation de Quérard, le meilleur d'entre eux.

Pourtant, il y a quelque temps, M. Maurice Clouard a voulu tenter l'aventure difficile de publier une bibliographie complète des oeuvres d'Alfred de Musset^[4]. Dans la lettre qui sert de préface à *l'Essai* de M. Maurice Clouard, M. de Lovenjoul le prévient de n'avoir pas trop à espérer de n'avoir pas commis d'erreur : « N'espérez pas que votre curieux livre soit pur de toute erreur ; il doit en contenir, car il s'en trouve toujours dans les études de ce genre, et c'est déjà beaucoup, n'en doutez pas, que d'avoir ouvert la route et posé un premier jalon. » Oui, certes. Les documents bibliographiques accumulés par M. Maurice Clouard sont très abondants. C'est autant d'acquis. Parmi ces documents, il y en a qui sont tout à fait nouveaux. Les erreurs ne sont pas fréquentes. Il y en a bien quelques-unes ; les principales sont des erreurs d'omission. Il serait fort long de les énumérer toutes. Il y en a d'autre part qui seraient à vérifier. On les soupçonne plus qu'il n'est possible de les préciser. Quelques-unes sont visibles au premier coup-d'oeil ; il n'y a qu'à mettre le doigt dessus. Elles trahissent plutôt un peu d'inexpérience que le défaut de recherches suffisantes. Ainsi, page 16 de sa Bibliographie, M. Maurice Clouard, parlant de l'édition des Contes, publiée par Charpentier en 1854, et qui comprend : *Pierre et Camille, le Secret de Javotte, la Mouche, l'Histoire d'un merle blanc, Mimi Pinson, les Lettres de Dupuis et Cotonnet*, déclare que c'est pour la première fois, en 1854, que *la Mouche, l'Histoire d'un merle blanc, les Lettres de Dupuis et Cotonnet* furent jointes aux oeuvres d'Alfred de Musset. Veut-il dire que c'est la première fois que ces quelques morceaux sont réunis ? Peut-être bien. S'il entend que c'est la première fois qu'ils sont publiés à part, il faudrait s'en assurer. Il serait bon, d'autre part, de voir où ils ont paru d'abord ; avertir, par exemple, que les *Lettres de Dupuis et Cotonnet*, adressées à M. Buloz, avaient été insérées dans la *Revue des Deux Mondes*, que *la Mouche* avait été publiée en feuilleton dans *le Moniteur*, en 1853. De plus, le texte de l'édition Charpentier n'est pas absolument celui de la *Revue des Deux Mondes. Les oeuvres posthumes* de 1860 ne sont pas non plus une édition originale, à part une pièce ou deux. Les autres avaient paru auparavant (1858-1859) dans le *Magasin de librairie*. Beaucoup de faits avancés par M. Maurice Clouard auraient besoin d'un supplément d'information. Nous avons là sous la main un exemplaire des *Poésies complètes*, que nous croyons être la première édition des *Poésies nouvelles*, c'est-à-dire de celles composées par Musset,

de 1835 à 1840. Le volume a 436 pages et la date de 1841. M. Maurice Clouard indique une édition de 1839 qui aurait 426 pages. On demande à voir. Plusieurs pièces de cette édition des Poésies nouvelles sont de 1840. Comment auraient-elles paru dans un volume de 1839 ? M. Maurice Clouard ne mentionne pas l'édition de 1841. Il lui arrive d'autre part de citer une série d'éditions, sans autre détail que la date. C'est trop court, surtout à cause des augmentations et des retranchements qu'on y peut trouver. Ceux qui possèdent une ou plusieurs de ces éditions désireraient savoir en quoi elles diffèrent ou ressemblent aux autres.

Un chapitre intéressant de la notice de M. Maurice Clouard est celui où il donne la date de la première représentation et du nombre des représentations des comédies de Musset. Un autre qui ne le serait pas moins, si le contenu en était sûr, est la liste des écrits de Musset qui ne figurent pas dans l'édition in-4° des oeuvres, ni par conséquent dans les éditions suivantes. C'est là que les erreurs abondent. Il y en a deux raisons essentielles. L'une est que la plupart du temps il n'y a pas de vérification possible. M. Maurice Clouard a pris les titres dans des catalogues, dans l'inventaire des papiers d'Alfred de Musset, fait à la vente qui a suivi la mort de M. Paul de Musset, ou dans la bibliographie d'Alfred de Musset par son frère.

On n'a que des données vagues sur la nature des morceaux énumérés par M. Maurice Clouard. On pourra se faire une idée de ce vague par le fait que voici. M. Maurice Clouard signale sous le n° 24, des pièces omises, *la chanson de Stenio*. « Il en subsiste, dit-il, deux strophes (t. 1er, p. 304-305) dans une édition de *Lélia*, publiée par la maison Lévy en 1869. » *La chanson de Stenio* aurait eu trois strophes dans la première édition de *Lélia* (1833). Nous n'avons pas vu la première édition de *Lélia*, qui ne doit pas être commune ; mais nous avons la seconde (2 vol. in-8° chez Dupuis et Tenré, 1833). *La chanson de Stenio* dans cette seconde édition de *Lélia* n'a ni deux ni trois strophes : elle en a neuf. Pourquoi a-t-elle disparu ou à peu près dans les éditions postérieures de *Lélia* ? Pourquoi n'est-elle pas à son rang dans les poésies d'Alfred de Musset ? En dehors des motifs puisés dans *la chanson de Stenio* elle-même, il y en a un qui peut expliquer sa disparition dans les éditions modernes de *Lélia*. La rupture de George Sand et d'Alfred de Musset éclata au cours du voyage qu'ils firent ensemble en Italie durant l'hiver 1833-1834. George Sand aurait pu ne pas vouloir garder le bien d'autrui. Mais pourquoi maintenant Alfred de Musset n'a-t-il pas consenti à

reprendre son bien ? A-t-il oublié *la chanson de Stenio* ? A-t-il eu des scrupules ? Ce serait plutôt cela, quoique l'auteur de *Rolla* n'en eut guère. On sera sans doute curieux d'en avoir le texte. Alfred de Musset n'y tenait sans doute pas ; les siens non plus. La postérité voudra l'avoir. Dans la deuxième édition de *Lélia*, *la chanson de Stenio* porte le titre de *Inno ebbrioso*, chant bachique, et se compose de 54 vers :

Que le chypre embrasé circule dans mes veines !
Effaçons de mon coeur les espérances vaines
Et jusqu'au souvenir
Des jours évanouis dont l'importune image,
Comme au fond d'un lac par un ténébreux nuage
Troublerait l'avenir !

Oublions, oublions ! la suprême sagesse
Est d'ignorer les jours épargnés par l'ivresse,
Et de ne pas savoir
Si la veille était sobre, ou si de nos années
Les plus belles déjà disparaissent, fanées,
Avant l'heure du soir.

Qu'on m'apporte un flacon, que ma coupe remplie
Déborde, et que ma lèvre, en plongeant dans la lie
De ce flot radieux,
S'altère, se dessèche et redemande encore
Une chaleur nouvelle à ce vin qui dévore
Et qui m'égale aux dieux !

Sur mes yeux éblouis qu'un voile épais descende ;
Que ce flambeau confus pâlisse ! et que j'entende,
Au milieu de la nuit,
Le choc retentissant de vos coupes heurtées,
Comme sur l'Océan les vagues agitées
Par le vent qui s'enfuit !

Si mon regard se lève au milieu de l'orgie,
Si ma lèvre tremblante et d'écume rougie

Va cherchant un baiser,
Que mes désirs ardents sur les épaules nues
De ces femmes d'amour, pour mes plaisirs venues,
Ne puissent s'apaiser.

Qu'en mon sang appauvri leurs caresses lascives
Rallument aujourd'hui les ardeurs convulsives.
D'un prêtre de vingt ans,
Que les fleurs de leurs fronts soient par mes mains semées,
Que j'enlace à mes doigts les tresses parfumées
De leurs cheveux flottants.

Que ma dent furieuse, à leur chair palpitante
Arrache un cri d'effroi ; que leur voix haletante
Me demande merci ;
Qu'en un dernier effort nos soupirs se confondent,
Pour un dernier défi que nos cris se répondent
Et que je meure ainsi !

Ou si Dieu me refuse une mort fortunée,
De gloire et de bonheur à la foi couronnée ;
Si je sens mes désirs
D'une rage impuissante, immortelle agonie,
Comme un pâle reflet d'une flamme ternie,
Survivre à mes plaisirs,

De mon maître jaloux, insultant le caprice,
Que ce vin généreux abrège le supplice
Du corps qui s'engourdit ;
Dans un baiser d'adieu que nos lèvres s'étreignent,
Qu'en un sommeil glacé tous mes désirs s'éteignent
Et que Dieu soit maudit ! ^[5]

Stenio récite dans une orgie ces vers qui sentent l'ivresse et la débauche. Il y a pis dans Horace et dans Catulle. Il n'y a nulle part, fut-ce dans Lucrèce, les traces d'une douleur aussi intense. Musset est déjà malade, quoiqu'on

soit en 1833 et qu'il n'ait que vingt-trois ans, du mal dont il doit mourir. Sa cervelle ne ballote pas encore dans son crâne, confite par l'alcool ; mais elle est dès lors atteinte du virus qui nécessitera précisément cet emploi de l'alcool. *La chanson de Stenio* est chez Alfred de Musset un élément biographique. On se dit qu'à une heure donnée de sa jeunesse, à vingt-trois ans, il était déjà fait de cette manière, et c'était un pronostic funèbre.

Le morceau, quoi qu'il arrive, entrera dans les oeuvres du poète. Qu'on l'ait d'abord négligé à dessein, puis oublié, c'est ce qu'il est superflu d'examiner ici. Il est plus probable qu'on l'a oublié, car on a oublié en même temps les six vers qui suivent, placés en tête du tome II de la seconde édition de *Lélia* :

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici-bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil ?

M. Maurice Clouard peut voir qu'il manque quelque chose à sa liste. Il suffira de lui en indiquer encore une : c'est la *Valse romantique*, conservée par Sainte-Beuve, mais qu'il convient de laisser dans une ombre discrète. Il y a là des vers qui sont au nombre des plus beaux de Musset. La dernière strophe pourra en faire juger :

Alors le ciel pâlit, la chouette siffle et crie ;
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,
La lune disparaît, la rivière charrie
Et Drouineau devient rêveur.

En définitive, les investigations les plus minutieuses n'ajouteront pas beaucoup désormais au bagage poétique d'Alfred de Musset. Il n'en sera pas autrement de ses ouvrages en prose. Ce qui méritait d'être conservé l'a été. Ce sont ses comédies, ses proverbes, ses nouvelles, ses contes, sa *Confession d'un enfant du siècle*.

On ne lui trouvera pas de correspondance, comme il arrive souvent aux écrivains illustres d'en avoir une, qu'on recueille longtemps après leur

mort^[6]. Musset n'écrivait pas de lettres^[7]. On ne possède de lui que quelques billets incolores. Et puis, s'il y avait en prose des ouvrages perdus, ce serait une perte médiocre. Il n'est prosateur que par accident. S'il n'était que prosateur, on le réimprimerait peu. Chez lui, c'est le poète qui fait valoir l'écrivain en prose.

Pourtant, parmi ses écrits de ce genre qui n'ont pas trouvé de place dans les oeuvres, il en est un qu'on pourrait regretter à certains égards, non qu'il vaille grand'chose, mais à cause de son étendue, de l'âge où Musset l'a mise au jour, de la lumière qu'il jette sur la complexion malade de l'homme : c'est *l'Anglais, mangeur d'opium*, une traduction, si l'on veut, plus originale néanmoins qu'on n'imaginerait avant de l'avoir lue. Musset avait dix-huit ans quand il traduisit *l'Anglais mangeur d'opium*^[8]. On a vu qu'il était malade à vingt-trois ans, lors de la chanson de Stenio, Il l'est à dix-huit autant qu'à vingt-trois. C'est à ce point de vue que *l'Anglais mangeur d'opium* offre de l'intérêt. Il est à peine écrit en français ; l'inexpérience littéraire du traducteur se trahit à chaque ligne. Faut-il dire le traducteur ? Il traduit quand bon lui semble. La moitié du temps, il commente ou improvise. La rareté du livre, tiré à quelques centaines d'exemplaires, et la gloire acquise depuis à Musset ont inspiré l'idée de le rééditer à M. Heulhard, en 1878, dans le *Moniteur du bibliophile*. Le nouvel éditeur constate en ces termes l'infidélité de la traduction : « Nous avons remarqué des passages dans l'original qui n'existent plus dans le texte français, et d'autres, au contraire, qu'on ne retrouve pas dans l'auteur anglais ; parmi ces derniers, *le Rêve madrilène*, où semble poindre le goût d'Alfred de Musset pour les balcons et les guitares ; la scène tout entière du bal et du *duel en chambre*, dont le ton romantique se trahit par des exclamations traditionnelles, telles que « mort » et « damnation » et l'épisode de *l'École de médecine*, avec ses funèbres développements, qui sont incontestablement de Musset. »

Le traducteur souligne dans la préface l'opinion de Thomas de Quincey, que « l'esprit a ses plaies et ses blessures, aussi cruelles et souvent plus horribles que celles du corps. » Il appuie sur le fait qu'on mange de l'opium parce qu'on souffre, et que le mal du siècle, comme on disait à l'époque des Romantiques, ouvre à l'opium une belle carrière en Europe. Thomas de Quincey, sous l'influence de l'opium, a des rêves effrayants. Il y en a qui semblent durer une éternité. Musset en invente de plus effrayants que lui,

par exemple ce qu'on a appelé *le Rêve anatomique* : « Il me semblait ^[9] que j'étais couché et que je m'éveillais dans la nuit ; en posant la main à terre pour relever mon oreiller, je sentais quelque chose de froid qui cédait lorsque j'appuyais dessus. Alors je me penchais hors du lit et je regardais : c'était un cadavre étendu à côté de moi. Cependant je n'en étais ni effrayé ni même étonné. Je le prenais dans mes bras et je l'emportais dans la chambre voisine, en me disant : Il va être là, couché par terre ; il est impossible qu'il rentre si j'ôte la clef de ma chambre. Et là-dessus je me rendormais. Quelques moments après, j'étais encore réveillé ; c'était par le bruit de ma porte qu'on ouvrait ; et cette idée qu'on ouvrait ma porte, quoique j'en eusse pris la clef sur moi, me faisait un mal horrible. Alors je voyais entrer le même cadavre que tout à l'heure j'avais trouvé par terre. Sa démarche était singulière. On aurait dit un homme à qui on aurait ôté les os sans lui ôter les muscles et qui, essayant de se soutenir sur ses membres pliants et lâches, tomberait à chaque pas. Pourtant il arrivait jusqu'à moi sans me parler et se couchait sur moi ; c'était alors une sensation effroyable, un cauchemar dont rien ne saurait approcher, car, outre le poids de sa masse informe et dégoûtante, je sentais une odeur pestilentielle découler des baisers dont il me couvrait. Alors je me levais tout à coup sur mon séant, en agitant le bras, ce qui dissipait l'apparition. »

Un autre rêve lui succédait. « Il me semblait que j'étais assis dans la même chambre, au coin de mon feu, et que je lisais sur une petite table où il n'y avait qu'une lumière ; une glace était devant moi, au-dessus de la cheminée ; et tout en lisant, comme je levais de temps en temps la tête, j'apercevais dans cette glace le cadavre qui me poursuivait, lisant par-dessus mon épaule dans le livre que je tenais à la main. Or, il faut savoir que ce cadavre était celui d'un homme de soixante ans environ, qui avait une barbe grise et longue et des cheveux de même couleur qui lui tombaient sur les épaules. Je sentais ces poils dégoûtants m'effleurer le cou et le visage. Qu'on juge de la terreur que doit inspirer une vision pareille : je restais immobile dans la position où je me trouvais, n'osant pas tourner la page et les yeux fixés dans la glace, sur la terrible apparition. Une sueur froide coulait sur tout mon corps ; cet état durait bien longtemps et l'immobile cadavre ne se dérangeait pas. Cependant j'entendais comme tout à l'heure la porte s'ouvrir, et je voyais derrière moi,

dans la glace encore, entrer une procession sinistre ; c'était des squelettes horribles, portant d'une main leur tête et de l'autre de longs cierges qui, au lieu d'un feu rouge et tremblant, jetaient une lumière terne et bleuâtre comme celle des rayons de la lune. Ils se promenaient en rond dans la chambre, qui, de très chaude qu'elle était auparavant, devenait glacée. Quelques-uns venaient se baisser au foyer noir et triste, en réchauffant leurs mains longues et livides et en se tournant vers moi pour me dire ; Il fait bien froid ! » Alors Musset s'éveille en sursaut et crie : Je ne veux plus dormir !

Musset n'est pas malade, dira-t-on. Il vient de lire les *Contes d'Hoffmann*, que précisément Loëve-Veymars a traduits cette année-là. Il y a certainement la part des circonstances à faire. Au XVIIIe siècle, les Anglais avaient importé chez eux, de l'Inde, les poisons orientaux, le haschich, l'opium, d'autres encore. Il existait en Angleterre, depuis lors, une secte de mangeurs d'opium et de haschich. L'ébranlement nerveux occasionné en Europe par la Révolution Française, et en France par les désastres de la fin de l'Empire, avait provoqué une invasion du fléau. Ce n'était qu'un accident dans l'état d'esprit général. Néanmoins le haschich et l'opium ont une place considérable dans la Littérature Romantique. Il n'y a pas un écrivain romantique qui ne brode sur le haschich et l'opium. Après Byron, Chateaubriand, Lamartine, les romanciers en font une légende. Alexandre Dumas et Balzac ont construit des théories là-dessus, avant Théophile Gautier et Baudelaire, qui joignent la pratique au précepte. C'était une sorte d'initiation. Le sujet a évidemment préoccupé Alfred de Musset, que les histoires d'alentour auront ému. Pourquoi est-il si facile à ce genre d'émotion, alors qu'il n'a que dix-huit ans ? Il y a en lui un principe morbide.

De sorte que si *l'Anglais mangeur d'opium* n'est pas une lacune dans ses oeuvres, il convient à l'étude de sa physionomie morale.



Alfred de Musset : Oeuvres complètes

[Retour à la liste des titres](#)

PRÉFACE

PAR ALFRED DE MUSSET

Une préface est presque toujours, sinon une histoire ou une théorie, une espèce de salutation théâtrale, où l'auteur, comme nouveau venu, rend hommage à ses devanciers, cite des noms, la plupart anciens ; pareil à un provincial qui, en entrant au bal, s'incline à droite et à gauche, cherchant un visage ami.

C'est cette habitude qui nous ferait trouver étrange qu'on entrât à l'Académie sans compliment et en silence. Me pardonnera-t-on d'imiter le comte d'Essex, qui arriva dans le conseil de la reine crotté et éperonné ?

On a discuté avec talent et avec chaleur, dans les salons et dans les feuilles quotidiennes, la question littéraire qui succède aujourd'hui à la question oubliée de la musique italienne. On n'a sans doute rien prouvé entièrement.

Il est certain que la plupart de nos anciennes pièces de théâtre, à défaut de grands acteurs, demeurent sans intérêt ; Molière seul, inimitable, est resté amusant.

Le moule de Racine a été brisé ; c'est là le principal grief ; car, pour cet adultère tant discuté du fou et du sérieux, il nous est familier. Les règles de la trinité de l'unité, établies par Aristote, ont été outrepassées. En un mot, les chastes Muses ont été, je crois, violées.

La pédanterie a exercé de grands ravages ; plus d'une perruque s'est dédaigneusement ébranlée, pareille à celle de Haendel qui battait la

mesure des oratorios.

Le genre historique toutefois est assez à la mode, et nous a valu bien des Mémoires. À Dieu ne plaise que je veuille décider s'ils sont véridiques ou apocryphes !

De nobles essais ont été faits ; plus d'un restera comme monument. Qu'importe le reste ? La sévère et impartiale critique est celle du temps. Elle seule a voix délibérative, et ne repousse jamais un siècle pour en élever un autre ; elle se souvient, en lisant Dante et Shakespeare, que l'héroïne du premier roman du monde, Clarisse Harlowe, portait des paniers.

1830.

A handwritten signature in cursive script, reading "alf de Musset". The signature is written in black ink on a white background. The word "alf" is written in a smaller, more compact style, while "de Musset" is written in a larger, more flowing script. A small flourish or underline is visible under the word "Musset".



PREMIÈRES POÉSIES

Alfred de Musset

1829 - 1835

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com



Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

[Retour à la liste des titres](#)



Liste des premières poésies



[AU LECTEUR](#)

[DON PAEZ](#)

[LES MARRONS DU FEU](#)

[PORTIA](#)

[CHANSONS](#)

[MARDOCHE](#)

[LE SAULE](#)

[AU LECTEUR](#)

[LA COUPE ET LES LÈVRES](#)

[A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES](#)

[NAMOUNA](#)

[POÉSIES DIVERSES](#)

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)



AU LECTEUR



DES RECUEILS DE VERS DE L'AUTEUR ^[10]

Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer ?
Va-t'en, pauvre oiseau passager ;
Que Dieu te mène à ton adresse !

Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)



DON PAEZ



[11]

*I had been happy, if the general camp,
Pioneers and all, had tasted her sweet body
So I had nothing known*

OTHELLO

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

DON PAEZ

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Table des matières

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

DON PAEZ

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

I

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules,
Qu'une duègne toujours de quartier en quartier
Talonne, comme fait sa mule au muletier ;
Qui s'usent, à prier, les genoux et la lèvre,
Se courbant sur le grès, plus pâles dans leur fièvre
Qu'un homme qui, pieds nus, marche sur un serpent,
Ou qu'un faux monnayeur, au moment qu'on le pend.
Certes, ces femmes-là, pour mener cette vie,
Portent un coeur châtré de toute noble envie ;
Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles. — Mais,
Sur ma tête et mes os, frère, je vous promets
Qu'elles valent encore quatre fois mieux que celles
Dont le temps se dépense en intrigues nouvelles.
Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous,
Savent dans un manchon cacher un billet doux,
Serrer un ruban noir sur un beau flanc qui ploie,
Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie,
Suivre l'imbroglio de ces amours mignons,
Poussés en une nuit comme des champignons.
Si charmantes, d'ailleurs ! aimant en enragées
Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées.
Mais, oh ! la triste chose et l'étrange malheur,
Lorsque dans leurs filets tombe un homme de coeur !
Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire
Qui pressait dans ses bras son amante de pierre,
Réchauffer de baisers un marbre, mieux vaudrait
Une louve affamée en quelque âpre forêt.

Ce que je dis ici, je le prouve en exemple.
J'entre donc en matière, et sans discours plus ample,
Ecoutez une histoire :

Un mardi, cet été,
Vers deux heures de nuit, si vous aviez été
Place San-Bernardo, contre la jalousie
D'une fenêtre en brique, à frange cramoisie,
Et que, le cerveau mû de quelque esprit follet,
Vous eussiez regardé par le trou du volet,
Vous auriez vu, d'abord, une chambre tigrée,
De candélabres d'or ardemment éclairée ;
Des marbres, des tapis montant jusqu'aux lambris ;
Çà et là, les flacons d'un souper en débris ;
Des vins, mille parfums ; à terre, une mandore
Qu'on venait de quitter, et frémissant encore,
De même que le sein d'une femme frémit
Après qu'elle a dansé. Tout était endormi ;
La lune se levait ; sa lueur souple et molle,
Glissant aux trèfles gris de l'ogive espagnole,
Sur les pâles velours et le marbre changeant
Mêlait aux flammes d'or ses longs rayons d'argent.
Si bien que, dans le coin le plus noir de la chambre,
Sur un lit incrusté de bois de rose et d'ambre,
En y regardant bien, frère, vous auriez pu,
Dans l'ombre transparente, entrevoir un pied nu.
— Certes, l'Espagne est grande, et les femmes d'Espagne
Sont belles ; mais il n'est château, ville ou campagne,
Qui, contre ce pied-là, n'eût en vain essayé
(Comme dans *Cendrillon*) de mesurer un pied.
Il était si petit, qu'un enfant l'eût pu prendre
Dans sa main. — N'allez pas, frère, vous en surprendre ;
La dame dont ici j'ai dessein de parler
Était de ces beautés qu'on ne peut égaler :
Sourcils noirs, blanches mains, et pour la petitesse
De ses pieds, elle était Andalouse et comtesse.

Cependant, les rideaux, autour d'elle tremblant,
La laissaient voir pâmée aux bras de son galant ;
Oeil humide, bras morts, tout respirait en elle
Les langueurs de l'amour, et la rendait plus belle.
Sa tête avec ses seins roulait dans ses cheveux,
Pendant que sur son corps mille traces de feux,
Que sa joue empourprée, et ses lèvres arides,
Qui se pressaient encore, comme en des baisers vides,
Et son coeur gros d'amour, plus fatigué qu'éteint,
Tout d'une folle nuit vous eût rendu certain.
Près d'elle, son amant, d'un oeil plein de caresse,
Cherchant l'oeil de faucon de sa jeune maîtresse,
Se penchait sur sa bouche, ardent à l'apaiser,
Et pour chaque sanglot lui rendait un baiser.
Ainsi passait le temps. Sur la place moins sombre
Déjà le blanc matin faisant grisonner l'ombre,
L'horloge d'un couvent s'ébranla lentement ;
Sur quoi le jouvenceau courut, en un moment,
D'abord à son habit, ensuite à son épée ;
Puis, voyant sa beauté de pleurs toute trempée :
Allons, mon adorée, un baiser, et bonsoir !
— Déjà partir, méchant ! — Bah ! je viendrai vous voir
Demain, midi sonnant ; adieu, mon amoureuse !
— Don Paez ; don Paez ! Certes, elle est bien heureuse,
La galante pour qui vous me laissez sitôt.
— Mauvaise ! vous savez qu'on m'attend au château.
Ma galante, ce soir, mort-Dieu, c'est ma guérite.
Eh ! pourquoi donc alors l'aller trouver si vite ?
Par quel serment d'enfer êtes-vous donc lié ?
— Il le faut. Laisse-moi baiser ton petit pied !
— Mais regardez un peu, qu'un lit de bois de rose,
Des fleurs, une maîtresse, une alcôve bien close,
Tout cela ne vaut pas, pour un fin cavalier,
Une vieille guérite au coin d'un vieux pilier !
— La belle épaule blanche, ô ma petite fée !
Voyons, un beau baiser. Comme je suis coiffée !

Vous êtes un vilain ! La paix ! Adieu, mon coeur ;
Là, là, ne faites pas ce petit air boudeur.
Demain,
c'est jour de fête, un tour de promenade,
Veux-tu ? Non, ma jument anglaise est trop malade.
— Adieu donc ; que le diable emporte ta jument !
— Don Paez ! mon amour, reste encore un moment.
— Ma charmante, allez-vous me faire une querelle ?
Ah ! je m'en vais si bien vous décoiffer, ma belle,
Qu'à vous peigner, demain, vous passerez un jour !
Allez-vous-en, vilain ! Adieu, mon seul amour ! »

Il jeta son manteau sur sa moustache blonde,
Et sortit ; l'air était doux, et la nuit profonde ;
Il détourna la rue à grands pas, et le bruit
De ses éperons d'or se perdit dans la nuit.

Oh ! dans cette maison de verdure et de force,
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins étincelants d'une folle maîtresse !

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

DON PAEZ

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

II

Don Paez, l'arme au bras, est sur les arsenaux ;
Seul, en silence, il passe au revers des créneaux ;
On le voit comme un point ; il fume son cigare
En route, et d'heure en heure, au bruit de la fanfare,
Il mêle sa réponse au qui-vive effrayant
Que des lansquenets gris s'en vont partout criant.
Près de lui, çà et là, ses compagnons de guerre,
Les uns dans leurs manteaux s'endormant sur la terre,
D'autres jouant aux dés. Propos, récits d'amours,
Et le vin (comme on pense), et les mauvais discours
N'y manquent pas. Pendant que l'un fait, après boire,
Sur quelque brave fille une méchante histoire,
L'autre chante à demi, sur la table accoudé.
Celui-ci, de travers examinant son dé,
A chaque coup douteux grince dans sa moustache.
Celui-là, relevant le coin de son panache,
Fait le beau parleur, jure ; un autre, retroussant
Sa barbe à moitié rouge, aiguisée en croissant,
Se verse d'un poignet chancelant, et se grise
A la santé du roi, comme un chantre d'église.
Pourtant un maigre suif, allumé dans un coin,
Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing.
Voici donc qu'au milieu des rixes, des injures,
Des bravos, des éclats qu'allument les gageures,
L'un d'eux : « Messieurs, dit-il, vous êtes gens du roi,
Braves gens, cavaliers volontaires. Bon. Moi,
Je vous déclare ici trois fois gredin et traître,
Celui qui ne va pas proclamer, reconnaître,

Que les plus belles mains qu'en ce chien de pays
On puisse voir encore de Burgos à Cadix,
Sont celles de dona Cazales de Séville,
Laquelle est ma maîtresse, au dire de la ville !

Ces mots, à peine dits, causèrent un haro
Qui du prochain couvent ébranla le carreau.
Il n'en fut pas un seul qui de bonne fortune
Ne se dît passé maître, et n'en vantât quelqu'une :
Celle-ci pour ses pieds, celle-là pour ses yeux ;
L'autre c'était la taille, et l'autre les cheveux.
Don Paez, cependant, debout et sans parole,
Souriait ; car, le sein plein d'une ivresse folle,
Il ne pouvait fermer ses paupières sans voir
Sa maîtresse passer, blanche avec un oeil noir !

« Messieurs, cria d'abord notre moustache rousse.
La petite Inésille est la peau la plus douce
Où j'aie encore frotté ma barbe jusqu'ici.
— Monsieur, dit un voisin rabaissant son sourcil,
Vous ne connaissez pas l'Arabelle ; elle est brune
Comme un jais. Quant à moi, je n'en puis citer une,
Dit quelqu'un, j'en ai trois. Frères, cria de loin
Un dragon jaune et bleu qui dormait dans du foin,
Vous m'avez éveillé ; je rêvais à ma belle.
— Vrai, mon petit ribaud ! dirent-ils, quelle est-elle ? »
Lui, bâillant à moitié : « Par Dieu ! c'est l'Orvado,
Dit-il, la Juana, place San-Bernardo. »

Dieu fit que don Paez l'entendit ; et la fièvre
Le prenant aux cheveux, il se mordit la lèvre :
« Tu viens là de lâcher quatre mots imprudents,
Mon cavalier, dit-il, car tu mens par tes dents !
La comtesse Juana d'Orvado n'a qu'un maître,
Tu peux le regarder, si tu veux le connaître.
— Vrai ? reprit le dragon ; lequel de nous ici
Se trompe ? Elle est à moi, cette comtesse aussi.

— Toi ? s'écria Paez ; mousqueton d'écurie,
Prendras-tu ton épée, ou s'il faut qu'on t'en prie ?
Elle est à toi, dis-tu ? Don Étur ! sais-tu bien
Que j'ai suivi quatre ans son ombre comme un chien ?
Ce que j'ai fait ainsi, penses-tu que le fasse
Ce peu de hardiesse empreinte sur ta face,
Lorsque j'en saigne encore, et qu'à cette douleur
J'ai pris ce que mon front a gardé de pâleur ?
— Non, mais je sais qu'en tout, bouquets et sérénades,
Elle m'a bien coûté deux ou trois cents cruzades.
— Frère, ta langue est jeune et facile à mentir.
— Ma main est jeune aussi, frère, et rude à sentir.
— Que je la sente donc, et garde que ta bouche
Ne se rouvre une fois, sinon je te la bouche
Avec ce poignard, traître, afin d'y renfoncer
Les faussetés d'enfer qui voudraient y passer.
— Oui-dà ! celui qui parle avec tant d'arrogance,
A défaut de son droit, prouve sa confiance ;
Et quand avons-nous vu la belle ? Justement
Cette nuit ?
— Ce matin.
— Ta lèvre sûrement
N'a pas de ses baisers sitôt perdu la trace ?
— Je vais te les cracher, si tu veux, à la face.
— Et ceci, dit Étur, ne t'est pas inconnu ?

Comme, à cette parole, il montrait son sein nu,
Don Paez, sur son coeur, vit une mèche noire
Que gardait sous du verre un médaillon d'ivoire ;
Mais dès que son regard, plus terrible et plus prompt
Qu'une flèche, eut atteint le redoutable don,
Il recula soudain de douleur et de haine,
Comme un taureau qu'un fer a piqué dans l'arène :
« Jeune homme, cria-t-il, as-tu dans quelque lieu
Une mère, une femme ? ou crois-tu pas en Dieu ?
Jure-moi par ton Dieu, par ta mère et ta femme,
Par tout ce que tu crains, par tout ce que ton âme

Peut avoir de candeur, de franchise et de foi,
Jure que ces cheveux sont à toi, rien qu'à toi !
Que tu ne les as pas volés à ma maîtresse,
Ni trouvés, ni coupés par derrière à la messe !
— J'en jure, dit l'enfant, ma pipe et mon poignard.
— Bien ! reprit don Paez, le traînant à l'écart,
Viens ici, je te crois quelque vigueur à l'âme.
En as-tu ce qu'il faut pour tuer une femme ?
— Frère, dit don Étur, j'en ai trois fois assez
Pour donner leur paiement à tous serments faussés.
— Tu vois, prit don Paez, qu'il faut qu'un de nous meure.
Jurons donc que celui qui sera dans une heure
Debout, et qui verra le soleil de demain,
Tuera la Juana d'Orvado de sa main.
— Tope, dit le dragon, et qu'elle meure, comme
Il est vrai qu'elle va causer la mort d'un homme. »

Et sans vouloir pousser son discours plus avant,
Comme il disait ce mot, il mit la dague au vent.

Comme on voit dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves, remuant les feuilles desséchées,
S'arrêter face à face, et se montrer la dent ;
La rage les excite au combat ; cependant
Elles tournent en rond lentement, et s'attendent ;
Leurs mufles amaigris l'un vers l'autre se tendent.
Tels, et se renvoyant de plus sombres regards,
Les deux rivaux, penchés sur le bord des remparts,
S'observent ; par instants entre leur main rapide
S'allume sous l'acier un éclair homicide.
Tandis qu'à la lueur des flambeaux incertains,
Tous viennent à voix basse agiter leurs destins,
Eux, muets, haletants vers une mort hâtive,
Pareils à des pêcheurs courbés sur une rive,
Se poussent à l'attaque, et, prompts à riposter,
Par l'injure et le fer tâchent de s'exciter.
Étur est plus ardent, mais don Paez plus ferme.

Ainsi que sous son aile un cormoran s'enferme,
Tel il s'est enfermé sous sa dague ; le mur
Le soutient ; à le voir, on dirait à coup sûr
Une pierre de plus dans les pierres gothiques
Qu'agitent les falots en spectres fantastiques.
Il attend. Pour Étur, tantôt d'un pied hardi,
Comme un jeune jaguar, en criant il bondit ;
Tantôt calme à loisir, il le touche et le raille,
Comme pour l'exciter à quitter la muraille.

Le manège fut long. — Pour plus d'un coup perdu,
Plus d'un bien adressé fut aussi bien rendu,
Et déjà leurs cuissards, où dégouttaient des larmes,
Laisaient voir clairement qu'ils saignaient sous leurs armes.
Don Paez le premier, parmi tous ces débats,
Voyant qu'à ce métier ils n'en finissaient pas :
« A toi, dit-il, mon brave ! et que Dieu te pardonne ! »
Le coup fut mal porté, mais la botte était bonne ;
Car c'était une botte à lui rompre du coup,
S'il l'avait attrapé, la tête avec le cou.
Étur l'évita donc, non sans peine, et l'épée
Se brisa sur le sol, dans son effort trompée.
Alors, chacun saisit au corps son ennemi,
Comme après un voyage on embrasse un ami.
— Heur et malheur ! On vit ces deux hommes s'étreindre
Si fort que l'un et l'autre ils faillirent s'éteindre,
Et qu'à peine leur coeur eut pour un battement
Ce qu'il fallait de place en cet embrassement.
— Effroyable baiser ! où nul n'avait d'envie
Que de vivre assez long pour prendre une autre vie ;
Où chacun, en mourant, regardait l'autre, et si,
En le faisant râler, il râlait bien aussi ;
Où, pour trouver au coeur les routes les plus sûres
Les mains avaient du fer, les bouches des morsures.
— Effroyable baiser ! Le plus jeune en mourut.
Il blêmit tout à coup comme un mort, et l'on crut,
Quand on voulut après le tirer à la porte,

Qu'on ne pourrait jamais, tant l'étreinte était forte,
Des bras de l'homicide ôter le trépassé.
— C'est ainsi que mourut Étur de Guadassé.

Amour, fléau du monde, exécration folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres noeuds tu tiens à la douleur,
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,
Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir,
Je t'en arracherai, quand j'en devrais mourir.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

DON PAEZ

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

III

Connaîtriez-vous point, frère, dans une rue
Déserte, une maison sans porte, à moitié nue,
Près des barrières, triste ; — on n'y voit jamais rien,
Sinon un pauvre enfant fouettant un maigre chien ;
Des lucarnes sans vitre, et par le vent cognées,
Qui pendent, comme font des toiles d'araignées ;
Des pignons délabrés, où glisse par moment
Un lézard au soleil ; — d'ailleurs, nul mouvement.
Ainsi qu'on voit souvent ; sur le bord des marnières,
S'accroupir vers le soir de vieilles filandières,
Qui, d'une main calleuse agitant leur coton,
Faibles, sur leur genou laissent choir leur menton ;
De même l'on dirait que, par l'âge lassée,
Cette pauvre maison, honteuse et fracassée,
S'est accroupie un soir au bord de ce chemin.
C'est là que don Paez, le lendemain matin,
Se rendait. — Il monta les marches inégales,
Dont la mousse et le temps avaient rompu les dalles.
— Dans une chambre basse, après qu'il fut entré,
Il regarda d'abord d'un air mal assuré.
Point de lit au dedans. Une fumée étrange
Seule dans ce taudis atteste qu'on y mange.
Ici, deux grands bahuts, des tabourets boiteux,
Cassant à tout propos quand on s'assoit sur eux ;
— Des pots ; — mille haillons ; et sur la cheminée,
Où chantent les grillons la nuit et la journée,
Quatre méchants portraits pendus, représentant
Des faces qui feraient fuir en enfer Satan.

« Femme, dit don Paez, es-tu là ? » Sur la porte
Pendait un vieux tapis de laine rousse, en sorte
Que le jour en tout point trouait le canevas ;
Pour l'écarter du mur, Paez leva le bras.

« Entre, » répond alors une voix éraillée.
Sur un mauvais grabat, de lambeaux habillée,
Un femme, pieds nus, découverte à moitié,
Gisait. — C'était horreur de la voir, — et pitié.
Peut-être qu'à vingt ans elle avait été belle ;
Mais un précoce automne avait passé sur elle ;
Et noire comme elle est, on dirait à son teint,
Que sur son front hâlé ses cheveux ont déteint.
A dire vrai, c'était une fille de joie.
Vous l'eussiez vue un temps en basquine de soie,
Et l'on se retournait quand, avec son grelot,
La Belisa passait sur sa mule au galop.
C'étaient des boléros, des fleurs, des mascarades.
La misère aujourd'hui l'a prise. — Les alcades,
Connaissant, le taudis pour triste et mal hanté,
La laissent sous son toit mourir par charité.
Là, depuis quelques ans, elle traîne une vie
Que soutient à grand-peine une sale industrie :
Elle passe à Madrid pour sorcière, et les gens
Du peuple vont la voir à l'insu des sergents.

Don Paez, cependant, hésitant à sa vue,
Elle lui tend les bras, et sur sa gorge nue,
Qui se levait encore pour un embrassement,
Elle veut l'attirer.

DON PAEZ

Quatre mots seulement,
Vieille. — Me connais-tu ? Prends cette bourse, et songe
Que je ne veux de toi ni conte ni mensonge.

BELISA

De l'or, beau cavalier ? Je sais ce que tu veux ;
Quelque fille de France, avec de beaux cheveux
Bien blonds ! — J'en connais une.

DON PAEZ

Elle perdrait sa peine ;
Je n'ai plus maintenant d'amour que pour ma haine.

BELISA

Ta haine ? Ah ! je comprends. — C'est quelque trahison ;
Ta belle t'a fait faute, et tu veux du poison.

DON PAEZ

Du poison, j'en voulais d'abord. — Mais la blessure
D'un poignard est, je crois, plus profonde et plus sûre.

BELISA

Mon fils, ta main est faible encore ; — tu manqueras
Ton coup, et mon poison ne le manquera pas.
Regarde comme il est vermeil ; il donne envie
D'y goûter ; — on dirait que c'est de l'eau-de-vie.

DON PAEZ

Non. — Je ne voudrais pas, vois-tu, la voir mourir
Empoisonnée ; — on a trop longtemps à souffrir.
Il faudrait rester là deux heures, et peut-être
L'achever. — Ton poison, c'est une arme de traître ;
C'est un chat qui mutilé et qui tue à plaisir
Un misérable rat dont il a le loisir.
Et puis cet attirail, cette mort si cruelle,
Ces sanglots, ces hoquets. — Non, non ; elle est trop belle !
Elle mourra d'un coup.

BELISA

Alors, que me veux-tu ?

DON PAEZ

Ecoute. — A-t-on raison de croire à la vertu
Des philtres ? — Dis-moi vrai.

BELISA

Vois-tu sur cette planche
Ce flacon de couleur brune, où trempe une branche ?
Approches-en ta lèvre, et tu sauras après
Si les discours qu'on tient sur les philtres sont vrais.

DON PAEZ

Donne. — Je vais t'ouvrir ici toute mon âme :
Après tout, vois-tu bien, je l'aime, cette femme.
Un cep, depuis cinq ans planté dans un rocher,
Tient encore assez ferme à qui veut l'arracher.
C'est ainsi, Belisa, qu'au coeur de ma pensée
Tient et résiste encore cette amour insensée.
Quoi qu'il en soit, il faut que je frappe. — Et j'ai peur
De trembler devant elle.

BELISA

As-tu si peu de coeur ?

DON PAEZ

Elle mourra, sorcière, en m'embrassant.

BELISA

Ecoute.
Es-tu bien sûr de toi ? Sais-tu ce qu'il en coûte
Pour boire ce breuvage ?

DON PAEZ

En meurt-on ?

BELISA

Tu seras
Tout d'abord comme pris de vin. — Tu sentiras
Tous tes esprits flottants, comme une langueur sourde

Jusqu'au fond de tes os, et ta tête si lourde
Que tu la croirais prête à choir à chaque pas. —
Tes yeux se lasseront, — et tu t'endormiras : —
Mais d'un sommeil de plomb, sans mouvement, sans rêve.
C'est pendant ce moment que le charme s'achève.
Dès qu'il aura cessé, mon fils, quand tu serais
Plus cassé qu'un vieillard, ou que dans les forêts
Sont ces vieux sapins morts qu'en marchant le pied brise,
Et que par les fossés s'en va poussant la bise,
Tu sentiras ton coeur bondir de volupté,
Et les anges du ciel marcher à ton côté !

DON PAEZ

Et souffre-t-on beaucoup pour en mourir ensuite ?

BELISA

Oui, mon fils.

DON PAEZ

Donne-moi ce flacon. — Meurt-on vite ?

BELISA

Non. — Lentement.

DON PAEZ

Adieu, ma mère !

Le flacon

Vide, il le reposa sur le bord du balcon. —

Puis tout à coup, stupide, il tomba sur la dalle,

Comme un soldat blessé que renverse une balle.

« Viens, dit la Belisa l'attirant, viens dormir

Dans mes bras, et demain tu viendras y mourir. »

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

DON PAEZ

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

IV

Comme elle est belle au soir, aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune !
Sous la tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir !
Son voile déroulé plie et s'affaisse à terre.
Comme elle est belle et noble ! et comme, avec mystère,
L'attente du plaisir et le moment venu
Font sous son collier d'or frissonner son sein nu !
Elle écoute. — Déjà, dressant mille fantômes,
La nuit comme un serpent se roule autour des dômes ;
Madrid, de ses mulets écoutant les grelots,
Sur son fleuve endormi promène ses falots.
— On croirait que, féconde en rumeurs étouffées,
La ville s'est changée en un palais de fées,
Et que tous ces granits dentelant les clochers
Sont aux cimes des toits des follets accrochés.
La senora, pourtant, contre sa jalousie,
Collant son front rêveur à sa vitre noircie,
Tressaille chaque fois que l'écho d'un pilier
Répète derrière elle un pas dans l'escalier.
— Oh ! comme à cet instant bondit un coeur de femme !
Quand l'unique pensée où s'abîme son âme
Fuit et grandit sans cesse, et devant son désir
Reculé comme une onde, impossible à saisir !
Alors, le souvenir excitant l'espérance,
L'attente d'être heureux devient une souffrance ;
Et l'oeil ne sonde plus qu'un gouffre éblouissant,
Pareil à ceux qu'en songe Alighieri descend.

Silence ! — Voyez-vous, le long de cette rampe,
Jusqu'au faite en grim pant tournoyer une lampe ?
On s'arrête ; — on l'éteint. — Un pas précipité
Retentit sur la dalle, et vient de ce côté.
— Ouvre la porte, Inès, et vois-tu pas, de grâce,
Au bas de la poterne un manteau gris qui passe ?
Vois-tu sous le portail marcher un homme armé ?
C'est lui, c'est don Paez ! — Salut, mon bien-aimé !

DON PAEZ

Salut — que le Seigneur vous tienne sous son aide !

JUANA

Etes-vous donc si las, Paez, ou suis-je laide,
Que vous ne venez pas m'embrasser aujourd'hui ?

DON PAEZ

J'ai bu de l'eau-de-vie à dîner, je ne puis.

JUANA

Qu'avez-vous, mon amour ? pourquoi fermer la porte
Au verrou ? don Paez a-t-il peur que je sorte ?

DON PAEZ

C'est plus aisé d'entrer que de sortir d'ici.

JUANA

Vous êtes pâle, ô ciel ! Pourquoi sourire ainsi ?

DON PAEZ

Tout à l'heure, en venant, je songeais qu'une femme
Qui trahit son amour, Juana, doit avoir l'âme
Fait de ce métal faux dont sont fabriqués
La mauvaise monnaie et les écus marqués.

**JUANA**

Vous avez fait un rêve aujourd'hui, je suppose ?

DON PAEZ

Un rêve singulier. — Donc, pour suivre la chose,
Cette femme-là doit, disais-je, assurément,
Quelquefois se méprendre et se tromper d'amant.

JUANA

M'oubliez-vous, Paez, et l'endroit où nous sommes ?

DON PAEZ

C'est un péché mortel, Juana, d'aimer deux hommes.

JUANA

Hélas ! rappelez-vous que vous parlez à moi.

DON PAEZ

Oui, je me le rappelle ; oui, par la sainte foi,
Comtesse !

JUANA

Dieu ! vrai Dieu ! quelle folie étrange
Vous a frappé l'esprit, mon bien-aimé ! mon ange !
C'est moi, c'est ta Juana. — Tu ne le connais pas,
Ce nom qu'hier encore tu disais dans mes bras ?
Et nos serments, Paez, nos amours infinies !

Nos nuits, nos belles nuits ! nos belles insomnies !
Et nos larmes, nos cris dans nos fureurs perdus !
Ah ! mille fois malheur, il ne s'en souvient plus !

Et comme elle parlait ainsi, sa main ardente
Du jeune homme au hasard saisit la main pendante.
Vous l'eussiez vu soudain pâlir et reculer,
Comme un enfant transi qui vient de se brûler.
« Juana, murmura-t-il, tu l'as voulu ! » Sa bouche
N'en put dire plus long, car déjà sur la couche
Ils se tordaient tous deux, et sous les baisers nus
Se brisaient les sanglots du fond du coeur venus.
Oh ! comme, ensevelis dans leur amour profonde,
Ils oubliaient le jour, et la vie, et le monde !
C'est ainsi qu'un nocher, sur les flots écumeux,
Prend l'oubli de la terre à regarder les cieux !

Mais, silence ! écoutez. — Sur leur sein qui se froisse,
Pourquoi ce sombre éclair, avec ces cris d'angoisse ?
Tout se tait. — Qui les trouble, ou qui les a surpris ?
— Pourquoi donc cet éclair, et pourquoi donc ces cris ?
— Qui le saura jamais ? — Sous une nue obscure
La lune a dérobé sa clarté faible et pure. -
Nul flambeau, nul témoin que la profonde nuit
Qui ne raconte pas les secrets qu'on lui dit.
— Qui le saura ? — Pour moi, j'estime qu'une tombe
Est un asile sûr où l'espérance tombe,
Où pour l'éternité l'on croise les deux bras,
Et dont les endormis ne se réveillent pas.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)



LES MARRONS DU FEU



Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Table des matières

[Prologue](#)

[Personnages](#)

[Exergue](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)


[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)



Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)



Prologue

Mesdames et messieurs, c'est une comédie,
Laquelle, en vérité, ne dure pas longtemps ;
Seulement que nul bruit, nulle dame étourdie
Ne fasse aux beaux endroits tourner les assistants.
La pièce, à parler franc, est digne de Molière ;
Qui le pourrait nier ? Mon groom et ma portière,
Qui l'ont lue en entier, en ont été contents.

Le sujet vous plaira, seigneurs, si Dieu nous aide ;
Deux beaux fils sont rivaux d'amour. La signora
Doit être jeune et belle, et si l'actrice est laide,
Veuillez bien l'excuser. — Or, il arrivera
Que les deux cavaliers, grands teneurs de rancune,
Vont ferrailer d'abord. — N'en ayez peur aucune ;
Nous savons nous tuer, personne n'en mourra.

Mais ce que cette affaire amènera de suites,
C'est ce que vous saurez, si vous ne sifflez pas.
N'allez pas nous jeter surtout de pommes cuites
Pour mettre nos rideaux et nos quinquets à bas.
Nous avons pour le mieux repeint les galeries. -
Surtout considérez, illustres seigneuries,
Comme l'auteur est jeune, et c'est son premier pas

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Personnages

L'Abbé ANNIBAL DESIDERIO.

RAFAEL GARUCI.

PALFORIO, hôtelier.

Matelots.

Valets.

Musiciens.

Porteurs, etc.

LA CAMARGO, danseuse.

LAETITIA, sa camériste.

ROSE.

CYDALISE.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Exergue

*L'amour est la seule chose ici-bas qui ne veuille
d'autre acheteur que lui-même. — C'est le trésor
que je veux donner ou enfouir à jamais, tel que
ce marchand, qui dédaignant tout l'or du Rialto,
et se raillant des rois, jeta sa perle dans la mer,
plutôt que de la vendre moins qu'elle ne valait.*

SCHILLER

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène I

Le bord de la mer. Un orage.

UN MATELOT

Au secours ! il se noie ! au secours, monsieur l'hôte !

PALFORIO

Qu'est-ce ? qu'est-ce ?

LE MATELOT

Un bateau d'échoué sur la côte.

PALFORIO

Un bateau, juste ciel ! Dieu l'ait en sa merci !

C'est celui du seigneur Rafael Garuci.

En dehors.

Au secours !

LE MATELOT

Ils sont trois ; on les voit se débattre.

PALFORIO

Trois ! Jésus ! Courons vite, on nous paiera pour quatre

Si nous en tirons un. — Le seigneur Rafael !

Nul n'est plus magnifique ! et plus grand sous le ciel !

Exeunt.

Rafael est apporté, une guitare cassée à la main.

RAFAEL

Ouf ! — A-t-on pas trouvé là-bas une ou deux femmes
Dans la mer ?

DEUXIÈME MATELOT

Oui, seigneur.

RAFAEL

Ce sont deux bonnes âmes.
Si vous les retirez, vous me ferez plaisir.
Ouf !
Il s'évanouit.

DEUXIÈME MATELOT

Sa main se raidit. — Il tremble. — Il va mourir.
Entrons-le là-dedans.

Ils le portent dans une maison.

TROISIÈME MATELOT

Jean, sais-tu qui demeure
Là ?

JEAN

C'est la Camargo, par ma barbe ! ou je meure.

TROISIÈME MATELOT

La danseuse ?

JEAN

Oui, vraiment, la même qui jouait
Dans le *Palais d'Amour*.

PALFORIO, rentrant.

Messeigneurs, s'il vous plaît,
Le seigneur Rafael est-il hors, je vous prie ?

TROISIÈME MATELOT

Oui, monsieur.

PALFORIO

L'a-t-on mis dans mon hôtellerie,
Ce glorieux seigneur ?

TROISIÈME MATELOT

Non ; on l'a mis ici.

UN VALET, sortant de la maison.

De la part du seigneur Rafael Garuci,
Remerciements à tous, et voilà de quoi boire.

MATELOTS

Vive le Garuci !

PALFORIO

Que Dieu serve sa gloire !
Cet excellent seigneur a-t-il rouvert les yeux,
S'il vous plaît ?

UN VALET

Grand merci, mon brave homme, il va mieux.
Holà ! retirez-vous ! Ma maîtresse vous prie
De laisser en repos dormir Sa Seigneurie.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène II

Chez la Camargo.

RAFAEL, couché sur une chaise longue, LA CAMARGO, assise.

CAMARGO

Rafael, avouez que vous ne m'aimez plus.

RAFAEL

Pourquoi ? — d'où vient cela ? — Vous me voyez perclus,
Salé comme un hareng ! — Suis-je, de grâce, un homme
À vous faire ma cour ? — Quand nous étions à Rome,
L'an passé...

CAMARGO

Rafael, avouez, avouez
Que vous ne m'aimez plus.

RAFAEL

Bon, comme vous avez
L'esprit fait ! — Pensez-vous, madame, que j'oublie
Vos bontés ?

CAMARGO

C'est le vrai défaut de l'Italie,
Que ses soleils de juin font l'amour passager.
— Quel était près de vous ce visage étranger
Dans ce yacht ?

RAFAEL

Dans ce yacht ?

CAMARGO

Oui.

RAFAEL

C'était, je suppose,
Laure.

CAMARGO

Non.

RAFAEL

C'était donc la Cydalise, — ou Rose. —
Cela vous déplaît-il ?

CAMARGO

Nullement. — La moitié
D'un violent amour, c'est presque une amitié,
N'est-ce pas ?

RAFAEL

Je ne sais. D'où nous vient cette idée ?
Philosopherons-nous ?

CAMARGO

Je ne suis pas fâchée
De vous voir. — À propos, je voulais vous prier
De me permettre...

RAFAEL

À vous ? — Quoi ?

CAMARGO

De me marier.

RAFAEL

De vous marier ?

CAMARGO

Oui.

RAFAEL

Tout de bon ? — Sur mon âme,
Vous m'en voyez ravi. — Mariez-vous, madame !

CAMARGO

Vous n'en aurez nulle ombre, et nul déplaisir ?

RAFAEL

Non. —
Et du nouvel époux peut-on dire le nom ?
Foscoli, je suppose ?

CAMARGO

Oui, Foscoli lui-même.

RAFAEL

Parbleu ! j'en suis charmé ; c'est un garçon que j'aime,
Bonne lignée, et qui vous aime fort aussi.

CAMARGO

Et vous me pardonnez de vous quitter ainsi ?

RAFAEL

De grand coeur ! Ecoutez, votre amitié m'est chère ;
Mais parlons franc. Deux ans ! c'est un peu long. Qu'y faire ?
C'est l'histoire du coeur. — Tout va si vite en lui !
Tout y meurt comme un son, tout, excepté l'ennui !
Moi qui vous dis ceci, que suis-je ? une cervelle
Sans fond. — La tête court, et les pieds après elle ;
Et quand viennent les pieds, la tête au plus souvent
Est déjà lasse, et tourne où la pousse le vent !
Tenez, soyons amis, et plus de jalousie.
Mariez-vous. — Qui sait ? s'il nous vient fantaisie

De nous reprendre, eh bien ! nous nous reprendrons, — hein ?

CAMARGO

Très bien.

RAFAEL

Par saint Joseph ! je vous donne la main
Pour aller à l'église, et monter en carrosse !
Vive l'hymen ! — Ceci, c'est mon présent de noce,
Il l'embrasse.
Et j'y joindrai ceci, pour souvenir de moi.

CAMARGO

Quoi ! votre éventail ?

RAFAEL

Oui. N'est-il pas beau, ma foi ?
Il est large à peu près comme un quartier de lune, —
Cousu d'or comme un paon-frais et joyeux comme une
Aile de papillon, — incertain et changeant
Comme une femme. — Il a des paillettes d'argent
Comme Arlequin. — Gardez-le, il vous fera peut-être
Penser à moi ; c'est tout le portrait de son maître.

CAMARGO

Le portrait en effet. — O malédiction !
Misère ! — Oh ! par le ciel, honte et dérision !...
Homme stupide, as-tu pu te prendre à ce piège
Que je t'avais tendu ? — Dis ! — Qui suis-je ? Que fais-je ?
Va, tu parles avec un front mal essuyé
De nos baisers d'hier. — Oh ! c'est honte et pitié !
Va, tu n'es qu'une brute, et tu n'as qu'une joie
Insensée, en pensant que je lâche ma proie !
Quand je devrais aller, nu-pieds, t'attendre au coin
Des bornes, si caché que tu sois et si loin,
J'irai. — Crains mon amour, Garuci, il est immense
Comme la mer ! — Ma fosse est ouverte, mais pense

Que je viendrai d'abord par le dos t'y pousser.
Qui peut lécher peut mordre, et qui peut embrasser
Peut étouffer. — Le front des taureaux en furie,
Dans un cirque, n'a pas la cinquième partie
De la force que Dieu met aux mains des mourants.
Oh ! je te montrerai si c'est après deux ans,
Deux ans de grincements de dents et d'insomnie,
Qu'une femme pour vous s'est tachée et honnie,
Qu'elle n'a plus au monde, et pour n'en mourir pas,
Que vous, que votre col où pendre ses deux bras,
Qu'elle porte un amour à fond, comme une lame
Torse, qu'on ôte plus du coeur sans briser l'âme ;
Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
Soulier qui n'est plus bon à rien.

RAFAEL

Ah ! les beaux yeux !
Quand vous vous échauffez ainsi, comme vous êtes
Jolie !

CAMARGO

Oh ! laissez-moi, monsieur, ou je me jette
Le front contre ce mur !

RAFAEL, l'attirant.

Là là, modérez-vous.
Ce mur vous ferait mal ; ce fauteuil est plus doux.
Ne pleurez donc pas tant. — Ce que j'ai dit, mon ange,
Après votre demande, était-il donc étrange ?
Je croyais vous complaire, en vous parlant ainsi ;
Mais — je n'en pensais pas une parole.

CAMARGO

Oh ! si !
Si, vous parliez franc.

RAFAEL

Non. L'avez-vous bien pu croire ?
Vous me faisiez un conte, et j'ai fait une histoire.
Calmez-vous. — Je vous aime autant qu'au premier jour,
Ma belle ! — mon bijou ! — mon seul bien ! — mon amour !

CAMARGO

Mon Dieu, pardonnez-lui s'il me trompe !

RAFAEL

Cruelle !
Doutez-vous de ma flamme, en vous voyant si belle ?
Il tourne la glace.
Dis, l'amour, qui t'a fait l'oeil si noir, ayant fait
Le reste de ton corps d'une goutte de lait ?
Parbleu ! quand ce corps-là de sa prison s'échappe,
Gageons qu'il passerait par l'anneau d'or du pape !

CAMARGO

Allez voir s'il ne vient personne.

RAFAEL, à part.

Ah ! quel ennui !

CAMARGO, seule un moment, le regardant s'éloigner.

Cela ne se peut pas. — Je suis trompée ! Et lui
Se rit de moi. Son pas, son regard, sa parole,
Tout me le dit. Malheur ! Oh ! je suis une folle !

RAFAEL, revenant.

Tout se tait au dedans comme au dehors. — Ma foi,
Vous avez un jardin superbe.

CAMARGO

Ecoutez-moi ;
J'attends de votre amour une marque certaine.

RAFAEL

On vous la donnera.

CAMARGO

Ce soir, je pars pour Vienne ;
M'y suivrez-vous ?

RAFAEL

Ce soir ! — Etait-ce pour cela
Qu'il fallait regarder si l'on venait ?

CAMARGO

Holà !
Laetitia ! Lafleur ! Pascariel !

LAETITIA, entrant.

Madame ?

CAMARGO

Demandez des chevaux pour ce soir.

Exit Laetitia.

RAFAEL

Sur mon âme,
Vous avez des vapeurs, madame, assurément.

CAMARGO

Me suivrez-vous ?

RAFAEL

Ce soir ! à Vienne ? — Non vraiment,
Je ne puis.

CAMARGO

Adieu donc, Garuci. Je vous laisse. —
Je pars seule. — Soyez plus heureux en maîtresse.

RAFAEL

En maîtresse ? heureux ? moi ? — Ma parole d'honneur,
Je n'en ai jamais eu.

CAMARGO, *hors d'elle.*

Qu'étais-je donc ?

RAFAEL

Mon coeur,
Ne recommencez pas à vous fâcher.

CAMARGO

Et celle
De tantôt ? Quels étaient ces gens ? — Que faisait-elle,
Cette femme ? — J'ai vu ! — Voudrais-tu t'en cacher ?
Quelque fille, à coup sûr. — J'irai lui cravacher
La figure !

RAFAEL

Ah ! tout beau, ma belle Bradamante.
Tout à l'heure, voyez, vous étiez si charmante.

CAMARGO

Tout à l'heure j'étais insensée, — à présent
Je suis sage !

RAFAEL

Eh ! mon Dieu ! l'on vous fâche en faisant
Vos plaisirs ! — J'étais là, près de vous. — Vous me dites
D'aller là regarder si l'on vient. — Je vous quitte,
Je reviens. — Vous partez pour Vienne ! Par la croix
De Jésus, qui saurait comment faire ?

CAMARGO

Autrefois,
Quand je te disais : « Va ! » c'était à cette place !
Montrant son lit.

Tu t'y couchais — sans moi. — Tu m'appelais par grâce !
Moi, je ne venais pas. — Toi, tu priais. — Alors
J'approchais lentement, — et tes bras étaient forts
Pour me faire tomber sur ton coeur ! — Mes caprices
Étaient suivis alors, — et tous étaient justes.
Tu ne te plaignais pas ; — c'était toi qui pleurais !
Toi qui devenais pâle, et toi qui me nommais
Ton inhumaine ! — Alors, étais-je ta maîtresse ?

RAFAEL, *se jetant sur le lit.*

Mon inhumaine, allons ! Ma reine ! ma déesse !
Je vous attends, voyons ! Les champs clos sont rompus !
M'osez-vous tenir tête ?

CAMARGO, *dans ses bras.*

Ah ! tu ne m'aimes plus !

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène III

Devant la maison de la Camargo. — L'ABBÉ Annibal Desiderio, descendant de sa chaise ; MUSICIENS, PORTEURS.

L'ABBÉ

Holà ! dites, marauds, — est-ce pas là que loge
La Camargo ?

UN PORTEUR

Seigneur, c'est là. — Proche l'horloge
Saint-Vincent, tout devant ; ces rideaux que voici,
C'est sa chambre à coucher.

L'ABBÉ

Voilà pour toi, merci.
Parbleu ! cette soirée est propice, et je pense
Que mes feux pourraient bien avoir leur récompense.
La lune ne va pas tarder à se lever ;
La chose au premier coup peut ici s'achever.
Têtebleu ! c'est le moins qu'un homme de ma sorte
Ne s'aille pas morfondre à garder une porte ;
Je ne suis pas des gens qu'on laisse s'enrouer.
— Or, vous autres coquins, qu'allez-vous nous jouer ?
— Piano, signor basson ; — amoroso ! la dame
Est une oreille fine ! — Il faudrait à ma flamme
Quelque mi bémol, — hein ? Je m'en vais me cacher
Sous ce contrevent-là ; c'est sa chambre à coucher,
N'est-ce pas ?

UN PORTEUR

Oui, Seigneur.

L'ABBÉ

Je ne puis trop vous dire
D'aller bien lentement. — C'est un cruel martyr
Que le mien ! Têtebleu ! je me suis ruiné
Presque à moitié, le tout pour avoir trop donné
À mes divinités de soupers et d'aubades.

MUSICIENS

Andantino, Seigneur !

Musique.

L'ABBÉ

Tous ces airs-là sont fades.
Chantez tout bonnement : « Belle Philis », ou bien :
« Ma Clymène ».

MUSICIENS

Allegro, Seigneur !

Musique.

L'ABBÉ

Je ne vois rien
À cette fenêtre. — Hum !
La musique continue.
Point. — C'est une barbare.
— Rien ne bouge. — Allons, toi, donne-moi ta guitare.
Il prend une guitare.
Fi donc ! pouah !
Il en prend une autre.
Hum ! je vais chanter, moi. — Ces marauds
Se sont donné, je crois, le mot pour chanter faux.
Il chante.
Pour tant de peine et tant d'émoi...

Hum ! mi, mi, la.
Pour tant de peine et tant d'émoi...
Mi, mi. — Bon.
Pour tant de peine et tant d'émoi,
Où vous m'avez jeté, Clymène,
Ne me soyez point inhumaine,
Et, s'il se peut, secourez-moi,
Pour tant de peine !
Quoi ! rien ne remue !
Va-t-elle me laisser faire le pied de grue ?
Têtebleu ! nous verrons !
Il chante.
De tant de peine mon amour...

RAFAEL, *sortant de la maison et s'arrêtant sur le pas de la porte.*
Ah ! ah ! monsieur l'abbé
Desiderio ! — Parbleu ! vous êtes mal tombé.

L'ABBÉ
Mal tombé, monsieur ! — Mais, pas si mal. Je vous chasse,
Peut-être ?

RAFAEL
Point du tout ; je vous laisse la place.
Sur ma parole, elle est bonne à prendre, et, de plus,
Toute chaude.

L'ABBÉ
Monsieur, monsieur, pour faire abus
Des oreilles d'un homme, il ne faut pas une heure ; —
Il ne faut qu'un mot.

RAFAEL
Vrai ? j'aurais cru, que je meure,
Les vôtres sur ce point moins promptes, aux façons
Dont les miennes d'abord avaient pris vos chansons.

L'ABBÉ

Tête et ventre ! monsieur, faut-il qu'on vous les soupe ?

RAFAEL

Là, tout beau, sire ! Il faut d'abord, moi, que je soupe.
Je ne me suis jamais battu sans y voir clair,
Ni couché sans souper.

L'ABBÉ

Pour quelqu'un de bel air,
Vous sentez le mauvais soupeur, mon gentilhomme.
Le touchant.
Ce vieux surtout mouillé ! Qu'est-ce donc qu'on vous nomme ?

RAFAEL

On me nomme seigneur Vide-bourse, casseur
De pots ; c'est, en anglais, Blockhead, maître tueur
D'abbés. — Pour le seigneur Garuci, c'est son père
Le plus communément qui couche avec ma mère.

L'ABBÉ

S'il y couche demain, il court, je lui prédis,
Risque d'avoir pour femme une mère sans fils.
Votre logis ?

RAFAEL

Hôtel du Dauphin bleu. La porte
À droite, au petit Parc.

L'ABBÉ

Vos armes ?

RAFAEL

Peu m'importe ;
Fer ou plomb, balle ou pointe.

L'ABBÉ

Et votre heure ?

RAFAEL

Midi.

L'abbé le salue et retourne à sa chaise.

Ce petit abbé-là m'a l'air bien dégourdi.

Parbleu ! c'est un bon diable ; il faut que je l'invite
À souper. — Hé, monsieur, n'allez donc pas si vite !

L'ABBÉ

Qu'est-ce, monsieur ?

RAFAEL

Vos gens s'ensauvent, comme si

La fièvre à leurs talons les emportait d'ici.

Demeurez pour l'amour de Dieu, que je vous pose

Un problème d'algèbre. Est-ce pas une chose

Véritable, et que voit quiconque a l'esprit sain,

Que la table est au lit ce qu'est la poire au vin ?

De plus, deux gens de bien, à s'aller mettre en face

Sans s'être jamais vu, ont plus mauvaise grâce,

Assurément, que, quand il pleut, une catin

À descendre de fiacre en souliers de satin.

Donc, si vous m'en croyez, nous souperons ensemble ;

Nous nous connaissons mieux pour demain. Que t'en semble,

Abbé ?

L'ABBÉ

Parbleu ! marquis, je le veux, et j'y vais.

Il sort de sa chaise.

RAFAEL

Voilà les musiciens qui sont déjà trouvés ;

Et pour la table, — holà, Palforio ! l'auberge !

Frappant.

Cette porte est plus rude à forcer qu'une vierge.

Palforio, manant tripier, sac à boyaux !

Vous verrez qu'à cette heure ils dorment, les bourreaux !
Il jette une pierre dans la vitre.

PALFORIO, *à la fenêtre.*

Quel est le bon plaisir de votre courtoisie ?

RAFAEL

Fais-nous faire à souper. Certes, l'heure est choisie
Pour nous laisser ainsi casser tous tes carreaux !
Dépêche, sac à vin ! — Pardieu ! si j'étais gros
Comme un muid, comme toi, je dirais qu'on me porte
En guise d'écriteau sur le pas de ma porte ;
On saurait où me prendre au moins.

PALFORIO

Excusez-moi, Très excellent seigneur.

RAFAEL

Allons, démène-toi.
Vite ! va mettre en l'air ta marmitonnerie.
Donne-nous ton meilleur vin et ta plus jolie
Servante ; embroche tout : tes oisons, tes poulets,
Tes veaux, tes chiens, tes chats, ta femme et tes valets !
— Toi, l'abbé, passe donc ; en joie ! et pour nous battre
Après, nous taperons, vive Dieu ! comme quatre.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène IV

La loge de la CAMARGO. On la chausse.

CAMARGO

Il ira. — Laissez-moi seul, et ne manquez pas
Qu'on me vienne avertir quand ce sera mon pas.
— C'est la règle, ô mon coeur ! — Il est sûr qu'une femme
Met dans une âme aimée une part de son âme.
Sinon, d'où pourrait-elle et pourquoi concevoir
La soif d'y revenir, et l'horreur d'en déchoir ?
Au contraire un coeur d'homme est comme une marée
Fuyarde des endroits qui l'ont mieux attirée.
Voyez qu'en tout lien, l'amour à l'un grandit
Et par le temps empire, à l'autre refroidit.
L'un, ainsi qu'un cheval qu'on pique à la poitrine,
En insensé toujours contre la javeline
Avance, et se la pousse au coeur jusqu'à mourir.
L'autre, dès que ses flancs commencent à s'ouvrir,
Qu'il sent le froid du fer, et l'aride morsure
Aller chercher le coeur au fond de la blessure,
Il prend la fuite en lâche, et se sauve d'aimer.
Ah ! que puissent mes yeux quelque part allumer
Une plaie à la mienne en misère semblable,
Et je serai plus dure et plus inexorable
Qu'un pauvre pour son chien, après qu'un jour entier
Il a dit : « Pour l'amour de Dieu ! » sans un denier.
— Suis-je pas belle encore ? — Pour trois nuits mal dormies,
Ma joue est-elle creuse ? ou mes lèvres blêmies ?
Vrai Dieu ! ne suis-je plus la Camargo ? — Sait-on
Sous mon rouge, d'ailleurs, si je suis pâle ou non ?

Va, je suis belle encore ! C'est ton amour, perfide
Garuci, que déjà le temps efface et ride,
Non mon visage. — Un nain contrefait et boiteux,
Voulant jouer Phoebus, lui ressemblerait mieux,
Qu'aux façons d'une amour fidèle et bien gardée
L'allure d'une amour défailante et fardée.
Ah ! c'est de ce matin que ton coeur m'est connu,
Car en le déguisant tu me l'as mis à nu.
Certes, c'est un loisir magnifique et commode
Que la paisible ardeur d'une intrigue à la mode !
— Qu'est-ce alors ? — C'est un flot qui nous berce rêvant !
C'est l'ombre qui s'enfuit d'une fumée au vent !
Mais que l'ombre devienne un spectre, et que les ondes
S'enfoncent sous les pieds, vivantes et profondes,
Le mal aimant recule, et le bon reste seul.
Oh ! que dans sa douleur ainsi qu'en un linceul
Il se couche à cette heure et dorme ! La pensée
D'un homme est de plaisirs et d'oublis traversée ;
Une femme ne vit et ne meurt que d'amour ;
Elle songe une année à quoi lui pense un jour !

LAETITIA, *entrant*.

Madame, on vous attend à la troisième scène.

CAMARGO

Est-ce la Monanteuil, ce soir, qui fait la reine ?

LAETITIA

Oui, madame, et monsieur de Monanteuil, Sylvain.

CAMARGO

Fais porter cette lettre à l'hôtel du Dauphin.

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène V

Une salle à manger très riche.

Garuci, à table avec l'Abbé Annibal ; Musiciens.

RAPHAEL

Oui, mon abbé, voilà comme, une après-dînée,
Je vis, pris, et vainquis la Camargo, l'année
Dix-sept cent soixante-un de la nativité
De Notre-Seigneur.

L'ABBÉ

— Triste, oh ! triste, en vérité !

RAPHAEL

Triste, abbé ? — Vous avez le vin triste ? — Italie,
Voyez-vous, à mon sens, c'est la rime à folie.
Quant à mélancolie, elle sent trop les trous
Aux bas, le quatrième étage, et les vieux sous.
On dit qu'elle a des gens qui se noient pour elle.
— Moi, je la noie. (Il boit.)

L'ABBÉ

Et quand vous eûtes cette belle
Camargo, vous l'aimiez fort ?

RAPHAEL

Oh ! très fort ; — et puis
À vous dire le vrai, je m'y suis très bien pris.
Contre un doublon d'argent un coeur de fer s'émousse.
Ce fut, le premier mois, l'amitié la plus douce

Qui se puisse inventer. Je m'en allais la voir,
 Comme ça, tout au saut du lit, — ou bien le soir
 Après le spectacle. — Oh ! c'était une folie,
 Dans ce temps-là ! — Pauvre ange ! — Elle était bien jolie.
 Si bien, qu'après un mois, je cessai d'y venir.
 Elle de remuer terre et ciel, — moi de fuir. —
 Pourtant je fus trouvé ; — reproches, pleurs, injure,
 Le reste à l'avenant. — On me nomma parjure,
 C'est le moins. — Je rompis tout net. — Bon. — Cependant
 Nous nous allions fuyant et l'un l'autre oubliant. -
 Un beau soir, je ne sais comment se fit l'affaire,
 La lune se levait cette nuit-là si claire,
 Le vent était si doux, l'air de Rome est si pur : —
 C'était un petit bois qui côtoyait un mur,
 Un petit sentier vert, — je le pris, — et, Jean comme
 Devant, je m'en allai l'éveiller dans son somme.

L'ABBÉ

Et vous l'avez reprise ?

RAPHAEL, cassant son verre.

Aussi vrai que voilà
 Un verre de cassé. — Mon amour s'en alla
 Bientôt. — Que voulez-vous ? moi, j'ai donné ma vie
 À ce dieu fainéant qu'on nomme fantaisie.
 C'est lui qui, triste ou fou, de face ou de profil,
 Comme un polichinel me traîne au bout d'un fil ;
 Lui qui tient les cordons de ma bourse, et la guide
 De mon cheval ; jaloux, badaud, constant, perfide,
 En chasse au point du jour dimanche, et vendredi
 Cloué sur l'oreiller jusque et passé midi.
 Ainsi je vais en tout, — plus vain que la fumée
 De ma pipe, — accrochant tous les pavés. — L'année
 Dernière, j'étais fou de chiens d'abord, et puis
 De femmes. — Maintenant, ma foi, je ne le suis
 De rien. — J'en ai bien vu, des petites princesses !
 La première surtout m'a mangé de caresses :

Elle m'a tant baisé, pommadé, ballotté !
C'est fini, voyez-vous, celle-là m'a gâté.
Quant à la Camargo, vous la pouvez bien prendre
Si le coeur vous en dit ; mais je me veux voir pendre
Plutôt que si ma main de sa nuque approchait.

L'ABBÉ

Triste !

RAPHAEL

Encore triste, abbé ?

Aux musiciens.

Hé ! messieurs de l'archet,

En ut ! égayez donc un peu sa courtoisie.

Musique.

Ma foi ! voilà deux airs très beaux.

Il parle en se promenant, pendant que l'orchestre joue piano.)

La poésie,

Voyez-vous, c'est bien. — Mais la musique, c'est mieux,

Pardieu ! voilà deux airs qui sont délicieux ;

La langue sans gosier n'est rien. — Voyez le Dante ;

Son Séraphin doré ne parle pas, — il chante !

C'est la musique, moi, qui m'a fait croire en Dieu.

— Hardi, ferme, poussez ; crescendo !

Mais, parbleu !

L'abbé s'est endormi. — Le voilà sous la table.

C'est vrai qu'il a le vin mélancolique en diable.

O doux, ô doux sommeil ! ô baume des esprits !

Reste sur lui, sommeil ! dormir quand on est gris,

C'est, après le souper, le premier bien du monde.

PALFORIO, entrant.

Une lettre, seigneur.

RAPHAEL, après avoir lu.

Que le ciel la confonde !

Dites que je n'irai, certes, pas. — Attendez !

Si — c'est cela — parbleu ! — je — non — si fait, restez.
Dites que l'on m'attende.

Exit Palforio.

Hé, l'abbé ! Sur mon âme,
Il ronfle en enragé.

L'ABBÉ

Pardonnez-moi, madame ;
Est-ce que je dormais ?

RAPHAEL

Hé ! voulez-vous avoir
La Camargo, l'ami ?

L'ABBÉ, *se levant.*

Tête et ventre ! ce soir ?

RAPHAEL

Ce soir même. — Ecoutez bien : — elle doit m'attendre
Avant minuit. — Il est onze heures, — il faut prendre
Mon habit. (L'abbé se déboutonne.)
Me donner le vôtre. (L'abbé ôte son manteau.)
Vous irez
À la petite porte, et là vous tousserez
Deux fois ; tousssez un peu.

L'ABBÉ

Hum ! hum !

RAPHAEL

C'est à merveille.
Nous sommes à peu près de stature pareille.
Changeons d'habit. (Ils changent.)
Parbleu ! cet habit de cafard
Me donne l'encolure et l'air d'un Escobard.
Le marquis Annibal ! l'abbé Garuci ! — Certes,
Le tour est des meilleurs. Or donc, la porte ouverte,

On vous introduira piano. — Mais n'allez pas
Perdre la tête là. — Prenez-la dans vos bras,
Et tout d'abord du poing renversez la chandelle. —
L'alcôve est à main droite en entrant. — Pour la belle,
Elle ne dira mot, ne répondez rien. —

L'ABBÉ

J'y vais.

Marquis, c'est à la vie, à la mort. — Si jamais
Ma maîtresse te plaît, à tel jour, à telle heure
Que ce soit, écris-moi trois mots, et que je meure
Si tu ne l'as le soir !

Il sort.

RAPHAEL *lui crie par la fenêtre.*

L'abbé, si vous voulez

Qu'on vous prenne pour moi tout à fait, embrassez
La servante en entrant. — Holà ! marauds, qu'on dise
À quelqu'un de m'aller chercher la Cydalise !

Alfred de Musset : Oeuvres complètes

PREMIÈRES POÉSIES

LES MARRONS DU FEU

[Retour à la liste des premières poésies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

Scène VI

Chez la Camargo.

CAMARGO, *entrant.*

Déchausse-moi. — J'étouffe. — A-t-on mis mon billet ?

LAETITIA

Oui, madame.

CAMARGO

Et qu'a-t-on répondu ?

LAETITIA

Qu'il viendrait.

CAMARGO

Etait-il seul ?

LAETITIA

Avec un abbé.

CAMARGO

Qui se nomme...

LAETITIA

Je ne sais pas. — Un gros joufflu, court, petit homme.

CAMARGO

Laetitia ?

LAETITIA

Madame ?

CAMARGO

Approchez un peu. — J'ai,
Depuis le mois dernier, bien pâli, bien changé,
N'est-ce pas ? Je fais peur. — Je ne suis pas coiffée ;
Et vous me serrez tant, je suis tout étouffée.

LAETITIA

Madame a le plus beau teint du monde ce soir.

CAMARGO

Vous croyez ? — Relevez ce rideau. — Viens t'asseoir
Près de moi. — Penses-tu, toi, que, pour une femme,
C'est un malheur d'aimer, — dans le fond de ton âme ?

LAETITIA

Un malheur, quand on est riche !

L'ABBÉ, *dans la rue.*

Hum !

CAMARGO

N'entends-tu pas
Qu'on a toussé ? — Pourtant ce n'était point son pas.

LAETITIA

Madame, c'est sa voix. — Je vais ouvrir la porte.

CAMARGO

Versez-moi ce flacon sur l'épaule.

La Camargo reste un moment seule, en silence. Laetitia rentre, accompagnée de l'abbé sous le manteau de Garuci, puis se retire aussitôt. Le coin du manteau accroche en passant la lampe et la renverse.

L'ABBÉ, *se jetant à son cou.*

Oh !

La Camargo est assise ; elle se lève et va à son alcôve. L'Abbé la suit dans l'obscurité. Elle se retourne et lui tend la main ; il la saisit.

CAMARGO

Main-forte !

Au secours ! Ce n'est pas lui !

Tous deux restent immobiles un instant.

L'ABBÉ

Madame, en pensant...

CAMARGO

Au guet ! — Mais quel est donc cet homme ?

L'ABBÉ, *lui mettant son mouchoir sur la bouche.*

Ah ! tête et sang !

Ma belle dame, un mot. — Je vous tiens, quoi qu'on fasse.

Criez si vous voulez ; mais il faut qu'on en passe

Par mes volontés.

CAMARGO, *étouffant.*

Heuh !

L'ABBÉ

Ecoute ! — Si tu veux

Que nous passions une heure à nous prendre aux cheveux,

À ton gré, je le veux aussi, mais je te jure

Que tu n'y peux gagner beaucoup, — et sois bien sûre

Que tu n'y perdras rien. — Madame, au nom du ciel,

Vous allez vous blesser. — Si mon regret mortel

De vous offenser, si...

CAMARGO, *arrachant la boucle de sa ceinture et l'en frappant au visage.*

Tu n'es qu'un misérable
Assassin. — Au secours !

L'ABBÉ

Soyez donc raisonnable.
Madame ! calmez-vous. — Voulez-vous que vos gens
Fassent jaser le peuple, ou venir les sergents ?
Nous sommes seuls, la nuit, — et vous êtes trompée
Si vous pensez qu'on sort à minuit sans épée.
Lorsque vous m'aurez fait éventrer un valet
Ou deux, m'en croira-t-on moins heureux, s'il vous plaît ?
Et n'en prendra-t-on pas le soupçon légitime
Qu'étant si criminel, j'ai commis tout le crime ?

CAMARGO

Et qui donc es-tu, toi, qui me parles ainsi ?

L'ABBÉ

Ma foi ! je n'en sais rien. — J'étais le Garuci
Tout à l'heure ; à présent...

CAMARGO, *le menant à l'endroit de la fenêtre où donne la lune.*

Viens ici. — Sur ta vie
Et le sang de tes os, réponds. — Que signifie
Ce chiffre ?

L'ABBÉ

Ah ! pardonnez, madame, je suis fou
D'amour de vous. — Je suis venu sans savoir où.
Ah ! ne me faites pas cette mortelle injure,
Que de me croire un coeur fait à cette imposture.
Je n'étais plus moi-même, et le ciel m'est témoin
Que de vous mériter nul n'a pris plus de soin.

CAMARGO

Je te crois volontiers en effet la cervelle
Troublée. — Et cette plaque enfin, d'où te vient-elle ?

L'ABBÉ

De lui.

CAMARGO

Lui ! — L'as-tu donc égorgé ?

L'ABBÉ

Moi ? Non point ;

Je l'ai laissé très vif, une bouteille au poing.

CAMARGO

Quel jeu jouons-nous donc ?

L'ABBÉ

Eh ! madame, lui-même

Ne pouvait-il pas seul trouver ce stratagème ?

Et ne voyez-vous point que lui seul m'a donné

Ce dont je devais voir mon amour couronné ?

Et quel autre que lui m'eût dit votre demeure ?

M'eût prêté ces habits ? m'eût si bien marqué l'heure ?

CAMARGO

Rafael ! Rafael ! le jour que de mon front

Mes cheveux sur mes pieds un à un tomberont,

Que ma joue et mes mains bleuiront comme celles

D'un noyé, que mes yeux laisseront mes prunelles

Tomber avec mes pleurs, alors tu penseras

Que c'est assez souffert, et tu t'arrêteras !

L'ABBÉ

Mais...

CAMARGO

Et quel homme encore me met-il à sa place ?

De quelle fange est l'eau qu'il me jette à la face ?

Viens, toi. — Voyons, lequel est écrit dans tes yeux,

Du stupide, ou du lâche, ou si c'est tous les deux ?

L'ABBÉ

Madame !

CAMARGO

Je t'ai vu quelque part.

L'ABBÉ

Chez le comte

Foscoli.

CAMARGO

C'est cela. — Si ce n'était de honte,
Ce serait de pitié qu'à te voir ainsi fait
Comme un bouffon manqué, le coeur me lèverait !
Voyons, qu'avais-tu bu ? dans cette violence,
Pour combien est l'ivresse, et combien l'impudence ?
Va, je te crois sans peine, et lui seul sûrement
Est le joueur ici qui t'a fait l'instrument.
Mais, écoute. — Ceci vous sera profitable. —
Va-t-en le retrouver, s'il est encore à table ;
Dis-lui bien ton succès, et que lorsqu'il voudra
Prêter à ses amis des filles d'Opéra...

L'ABBÉ

D'Opéra ! — Hé parbleu ! vous seriez bien surprise
Si vous saviez qu'il soupe avec la Cydalise.

CAMARGO

Quoi !

Cydalise !

L'ABBÉ

Hé oui ! Gageons que l'on entend
D'ici les musiciens, s'il fait un peu de vent.

Tous deux prêtent l'oreille à la fenêtre. On entend une symphonie lente dans l'éloignement.

CAMARGO

Ciel et terre ! c'est vrai !

L'ABBÉ

C'est ainsi qu'il oublie
Auprès d'elle, qui n'est ni jeune ni jolie,
La perle de nos jours ! Ah ! madame, songez
Que vos attraits surtout par-là sont outragés ;
Songez au temps, à l'heure, à l'insulte, à ma flamme ;
Croyez que vos bontés...

CAMARGO

Cydalise !

L'ABBÉ

Eh ! madame,
Ne daignerez-vous pas baisser vos yeux sur moi ?
Si le plus absolu dévouement...

CAMARGO

Lève-toi.
As-tu le poignet ferme ?

L'ABBÉ

Hai...

CAMARGO

Voyons ton épée.

L'ABBÉ

Madame, en vérité, vous vous êtes coupée.

CAMARGO

Hé quoi ! pâle avant l'heure, et déjà faiblissant ?

L'ABBÉ

Non pas, mais têtebleu ! voulez-vous donc du sang ?

CAMARGO

Abbé, je veux du sang ! J'en suis plus altérée
Qu'une corneille au vent d'un cadavre attirée.
Il est là-bas, dis-tu ? cours-y donc, — coupe-lui
La gorge, et tire-le par les pieds jusqu'ici.
Tords-lui le coeur, abbé, de peur qu'il n'en réchappe.
Coupe-le en quatre, et mets les morceaux dans la nappe ;
Tu me l'apporteras, et puisse m'écraser
La foudre, si tu n'as par blessure un baiser !
Tu tressailles, Romain ? C'est une faute étrange
Si tu te crois ici conduit par ton bon ange !
Le sang te fait-il peur ? Pour t'en faire un manteau
De cardinal, il faut la pointe d'un couteau.
Me jugeais-tu le coeur si large, que j'y porte
Deux amours à la fois, et que pas un n'en sorte ?
C'est une faute encore ; mon coeur n'est pas si grand,
Et le dernier venu ronge l'autre en entrant.

L'ABBÉ

Mais, madame, vraiment, c'est... Est-ce que ?... Sans doute
C'est un assassinat. — Et la justice ?

CAMARGO

Ecoute.
Je t'en supplie à deux genoux.

L'ABBÉ

Mais je me bats
Avec lui demain, moi. Cela ne se peut pas ;
Attendez à demain, madame.

CAMARGO

Et s'il te tue ? -

Demain ! et si j'en meurs ? — Si je suis devenue
Folle ? — Si le soleil, se prenant à pâlir,
De ce sombre horizon ne pouvait pas sortir ?
On a vu quelquefois de telles nuits au monde. -
Demain ! le vais-je attendre à compter par seconde
Les heures sur mes doigts, ou sur les battements
De mon coeur, comme un juif qui calcule le temps
D'un prêt ? — Demain ensuite, irai-je pour te plaire
Jouer à croix ou pile, et mettre ma colère
Au bout d'un pistolet qui tremble avec ta main ?
Non pas. — Non ! Aujourd'hui est à nous, mais demain
Est à Dieu !

L'ABBÉ

Songez donc...

CAMARGO

Annibal, je t'adore !
Embrasse-moi !
Il se jette à son cou.

L'ABBÉ

Démons !!!

CAMARGO

Mon cher amour, j'implore
Votre protection. — Voyez qu'il se fait tard. —
Me refuserez-vous ? — Tiens, tiens, prends ce poignard.
Qui te verra passer ? Il fait si noir !

L'ABBÉ

Qu'il meure,
Et vous êtes à moi ?

CAMARGO

Cette nuit.

L'ABBÉ

Dans une heure.

Ah ! je ne puis marcher. — Mes pieds tremblent. — Je sens,
Je — je vois...

CAMARGO

Annibal, je suis prête, et j'attends.



Alfred de Musset : Oeuvres complètes
78 titres (annotés et illustrés)

Acheter l'intégralité du livre :



Table des matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES TITRES	4
PRÉSENTATION	10
PRÉFACE	22
PREMIÈRES POÉSIES	24
Liste des premières poésies	26
AU LECTEUR	27
DON PAEZ	28
Table des matières	29
I	30
II	34
III	40
IV	45
LES MARRONS DU FEU	49
Table des matières	50
Prologue	52
Personnages	53
Exergue	54
Scène I	55
Scène II	58
Scène III	67
Scène IV	73
Scène V	75
Scène VI	80